

## Pour introduire le sexe du maître

*Et toi, toi, katapugon, tu as l'anus béant  
pas seulement par tes paroles mais par ta soumission.  
EURIPIDE, Thesmophories, vers 200.*

*Aussi haut qu'on soit assis,  
on l'est toujours sur son cul.  
RABELAIS*

*En Grèce, il y avait des interdits fondamentaux.  
L'interdit de l'inceste par exemple. Mais ils ne  
retenaient que peu l'attention des philosophes et  
des moralistes, si on les compare au grand souci  
de garder la maîtrise de soi.  
MICHEL FOUCAULT<sup>1</sup>*

### I Envoi

Le moment paraît venu – venu un peu tard à vrai dire – de faire, au champ freudien, le constat d'un certain ratage à l'endroit du sexe, duquel s'ensuivirent un certain nombre d'erreurs. S'il devait être reçu, pareil constat provoquerait un chambardement – dont, a priori, il est difficile d'évaluer l'ampleur. Il ne s'agit pas d'une révolution, d'un astronomique retour au point de départ, mais de prendre acte de quelque chose qui, jusqu'à présent, fut négligé.

Constat : même quand elle a approché la chose, la psychanalyse n'a pas su reconnaître qu'un des plis majeurs de l'érotique occidentale, qu'un des partages constitutifs de cette érotique était l'antinomie selon laquelle le maître ne peut consentir au sexe qu'en y perdant son statut.

Certes, elle a ouvert une brèche essentielle dans l'érotique en faisant valoir que le sexe du mammifère humain n'est pas un donné, encore moins un donné naturel (c'était la leçon, c'est le réel du transsexualisme, mais nul n'en tenait compte). En revanche, en croyant apercevoir que le «dispositif de sexualité»<sup>2</sup> censé permettre à chacune de ces bêtes prises dans le langage de se déclarer sexuée<sup>3</sup> de telle ou telle façon (que l'on s'abstient ici, l'on dira pourquoi, de répertorier) était essentiellement celui des complexes conjoints d'Œdipe et de castration, ou bien encore celui de leur reprise lacanienne avec une métaphore paternelle générant la signification du phallus<sup>4</sup>, la psychanalyse a, sans s'en rendre compte, construit

---

<sup>1</sup> Michel Foucault, «Le souci de la vérité», *Dits et Ecrits* (désormais *DE*), Paris, Gallimard, t. IV, 1994, p. 674 (cf., également, p. 335).

<sup>2</sup> Le syntagme est dû à M. Foucault.

<sup>3</sup> Cf. *Littoral* n° 23/24, La déclaration de sexe, Toulouse, Erès, oct. 1987.

<sup>4</sup> Jacques Lacan, «D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose», in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 557. Le 26 mars 1963 (séminaire *L'angoisse*), Lacan parlera de «la comédie œdipienne», de «la

comme un rideau de fumée cachant un autre paysage. Tandis qu'elle croyait ainsi décrire la sexualité selon une procédure à visée universelle, elle négligeait, en la masquant, rien de moins que l'histoire singulière de la sexualité dont, comme érotologie<sup>5</sup>, elle faisait pourtant partie.

Mis au jour, cet autre paysage<sup>6</sup> peut partiellement expliquer la présence de taches opaques dans le premier (notamment la dite «sexualité féminine») ; il donne directement leurs formulations à un certain nombre de problèmes (notamment les «égarements sexuels»<sup>7</sup>) ; il s'avèrera en outre que la définition même du sexuel en dépend (elle reste, on le sait, fort mal établie). Lacan :

[...] ce qu'il s'agit d'articuler, c'est le fondement du désir et <> tant qu'on ne va pas jusque-là, on n'a même pas assuré le champ de la sexualité. Le mythe d'Œdipe ne nous enseigne rien du tout sur ce que c'est que d'être homme ou femme<sup>8</sup>.

Ce constat nous mènera assez près d'un Freud tentant de dire, dans ses *Trois essais*, ce qu'est baiser, et assez loin d'un Freud finissant par recouvrir son originalité dans l'érotique d'une pelure bien délavée en écrivant, dans la préface à la quatrième édition (1920) de cet ouvrage, que

[...] la sexualité élargie de la psychanalyse coïncide avec l'Eros du divin Platon.

Était-ce bien la peine, si c'était pour en venir là ? Cette conclusion tristounette entérinée au plan théorique le ratage ici signalé au plan factuel (lequel comporte la clinique) et dont on devra plus précisément dire de quand il datait.

★ ★ ★

En Occident, la castration n'est pas, ni ne fut, la problématique centrale autour de quoi tourna la question sexuelle. Cette problématique est issue de l'antinomie, très tôt apparue en Grèce archaïque, du maître et du sexe. Elle présente deux versants : il n'y a pas de maître du sexe, et pas non plus de sexe du maître, si toutefois on entend par «sexe», ce qui est exigible chez certaines espèces dont la nôtre, non pas seulement ce qui pénètre ou est pénétré mais quelque organe que ce soit où se déclenche cette merveilleuse catastrophe : l'orgasme. Le nom grec de cette antinomie, donc de ce paysage à dévoiler, est *katapugon* (les Grecs disaient aussi *kinaidos*, mot que les Latins translittérèrent en *cinædus*<sup>9</sup>). Il s'agit d'un trou dans le

comédie de la loi».

<sup>5</sup> Jean Allouch, *La psychanalyse, une érotologie de passage*, Cahiers de *L'unebêvue*, Paris, EPEL, 1998.

<sup>6</sup> Nous ne ferons donc ici que réitérer l'acte de K. J. Dover selon Foucault : déblayer («Dover, en effet, déblait tout un paysage conceptuel qui nous encombrait» – à propos de K. J. Dover, *Homosexualité grecque*, Grenoble, La pensée sauvage, 1982) cf. Foucault, *DE*, t. IV, p. 315.

<sup>7</sup> Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie du sexuel*, trad. Transa, hors commerce. Les traducteurs soulignent la référence de *die Abirring* (rendu par «égarement») à la norme.

<sup>8</sup> Jacques Lacan, *L'objet de la psychanalyse*, séminaire inédit, séance «fermée» du 15 juin 1966, (p. 15 de la sténotypie).

<sup>9</sup> Quicherat Daveluy et Chatelain *Cinædus* : CAT : effronté, obscène / *Cinædior* / PETR : débauché / PLAUT : danseur / PLIN : poisson inconnu. Bailly : *Κιναιδία* : débauche contre nature. [Étym : *κινεω* : mouvement, & *αιδω* sentiment de l'honneur, respect, honte, pudeur]. *Καταπυγων* : infâme débauché. [Étym : *kata* : en bas, en dessous, au fond, en arrière, & *πυγη* la fesse, le derrière ; *πυγο στολος* : dont la robe dessine la croupe, *πυγηδον* : par le derrière ; *πυγισμα*, obscénité]. Winkler oppose *kata*, «en accord avec», et «*para*», «contre» (cf. John J. Winkler, *The Constraints of Desire, The Anthropology of Sex and Gender in Ancient Greece*, New York, Routledge, 1990, p. 35). La position frontale dans l'amour est dite par Artémidore *kata phusin* (Winkler, *op. cit.*,

sexuel, véritable point catastrophique générateur de la normalisation constituante du désir du maître et des infranchissables limites assignées au maître dans ce désir.

L'objet de cet article est donc de faire glisser, derrière la figure papa-maman-enfant, jusqu'à le rendre suffisamment apparent, le paysage du *katapugon*. En effet, avec John Winkler, disant que

[...] le *kinaidos*, cité seulement avec indignation et ironie, est l'irréel mais effrayant contre-modèle derrière le dos de tout homme<sup>10</sup>,

les historiens du sexe grec sont d'accord pour affirmer que ce «contre modèle» n'est pas la femme, que donc, chez les maîtres de l'Antiquité, l'horreur par excellence n'était pas la castration féminine.

Winkler mentionne une figure de 465 av. J.-C. qui montre un jeune homme grec à la courte barbe, portant simplement une cape, tenant de la main droite son pénis érigé, approchant un soldat perse qui s'enfuit en rampant devant le Grec, regardant son vainqueur les mains levées en signe d'horreur. L'inscription identifie le soldat sur le point d'être «sodomisé» comme le représentant du côté vaincu. Le Perse est insulté comme *malakos*, «mou»<sup>11</sup>. Le lien militaire de victoire/défaite se laisse d'autant plus aisément dessiner dans les figures du sexe que le sexe est syllogistiquement lié à la guerre par un terme moyen auquel l'un et l'autre appartiennent : la chasse<sup>12</sup>.

La chasse, c'est-à-dire une certaine passivité côté chasseur. Lacan :

La chasse, oui... je ne sais pas..., <> tout de même, malgré tout, ce n'est pas absolument superflu d'y voir justement une vertu de l'homme, la vertu par laquelle il se montre ce qu'il y a de mieux : passif. [...] Pour le paysan, le gibier ça se rabat, alors pan ! pan !, on lui ramène tout ça. C'est pas ça du tout la chasse. La chasse, quand elle existe, il n'y a qu'à voir dans quelles transes elle les mettait ; ça, parce qu'on le sait, on en a eu de petites traces de tout ce qu'ils offraient de propitiatoire [...] S'ils avaient pu tuer la bête, c'est parce qu'ils s'étaient si bien soumis à tout ce qui est de sa démarche, de sa trace, de ses limites, de son territoire, de ses préoccupations sexuelles, pour s'être justement, eux, substitués à ce qui n'est pas ça : à la non-défense, à la non-clôture, aux non-limites de la bête, à la vie pour dire le mot<sup>13</sup>.

Le *kinaidos* est l'homme qui désire perdre, qui, écrit Winkler, «désire simplement et nettement être possédé à fond<sup>14</sup>».

---

p. 42).

<sup>10</sup> John J. Winkler «*Laying down the law : the oversight of men's sexual behavior in classical Athens*», ch. 6 de *Before Sexuality, The Construction of Erotic Experience in the Ancient Greek World*, David M. Halperin, John J. Winkler, Froma I. Zeitlin éditeurs, Princeton, Princeton University Press, 1990, p. 177 : «*While the hoplite warrior is the ideal self to which every well-to-do citizen looks, the kinaidos, mentioned only with laughter or indignation, is the unreal, but dreaded, antitype behind every man's back*».

<sup>11</sup> Winkler, «*Laying down...*», *op. cit.*, p. 183. Le titre de ce sous-chapitre est on ne peut plus clair : *Hoplites vs. kinaidoi*.

<sup>12</sup> De très nombreuses références, à commencer par les flèches d'Eros. Limitons les plus récentes à deux : Pierre Vidal-Naquet, *Le chasseur noir, Formes de pensées et formes de société dans le monde grec*, nouvelle éd., Paris, La découverte, 1991, et Alain Schnapp, *Chasse et érotique dans la Grèce ancienne*, Paris, Albin Michel, 1997.

<sup>13</sup> J. Lacan, ...ou pire, séminaire inédit, séance du 17 mai 1972. Juste après, Lacan va même jusqu'à mentionner une théorie qui fait du système nerveux le résultat d'une identification à la proie.

<sup>14</sup> Winkler, «*Laying down...*», *op. cit.*, p. 186 : «*[...] the kinaidos is a man who desires to lose. Contrary to all social injunctions prescribing the necessity of men to exercise their desires in a way that shows mastery over self and others, the kinaidos simply and directly desires to be mastered*». Voir l'éclairage qu'apporte sur ce point, outre l'article de Leo Bersani cité ci-après, les ouvrages suivants de cet auteur : *The Freudian Body, Psychoanalysis and Art*, New-York, Oxford, Columbia University Press, 1986, trad. de l'anglais par C. Marouby, *Théorie et violence, Freud et l'art*, Paris, Seuil, 1984 ; *Baudelaire et Freud*, Paris, Seuil, 1981 ; *Homos*, Harvard

Claude Calame relève que l'injure *katapugon* était déjà un graffiti à l'époque archaïque, qu'Aristophane en fit un substantif abstrait *Katapugosunê*, et aussi – trait à nos yeux non moins décisif – qu'un des auteurs de ces graffiti inventa une forme féminine : *katapugaina*<sup>15</sup>. Pourquoi inventer une forme féminine si la chose revient au féminin ? Pour la situer aujourd'hui, prenons acte que le comportement en question est un crime dans la plupart des pays du monde (Occident compris), qu'il est donc punissable, souvent très sévèrement, même ayant été accompli par deux adultes consentants.

Si l'on doute de la centralité du *katapugon* dans l'Antiquité, si l'on souhaite interroger non plus les cités grecques mais Rome, on peut se reporter à l'ouvrage de Pascal Quignard *Le sexe et l'effroi*, pour y lire comment un certain tournant, à l'endroit même du *katapugon* a bouleversé l'érotologie dans l'Empire romain et fait le lit de l'ascèse chrétienne.

Très classique en ceci, l'auteur décrit la sexualité romaine comme définie par un modèle qui certes vient des Grecs : la *dominatio* du *dominus* sur tout ce qui est autre<sup>16</sup>. *L'obsequium*, la soumission est essentiellement affaire d'esclave auquel, quel que soit son sexe, le maître peut dire, en le désignant du doigt :

— «*Te paedico*», ou — «*Te irrumo*»

moyennant quoi l'esclave doit s'exécuter.

Or cet *obsequium*, ce respect de l'esclave dû au maître<sup>17</sup> va, à un certain moment parfaitement datable, s'étendre à la relation des maîtres à l'empereur, des citoyens au prince. «Une population, écrit Quignard, s'est ruée dans la servitude»<sup>18</sup>. En -18, Auguste proclame sa loi réglementant la sexualité<sup>19</sup>. Il inaugure ainsi une longue ère répressive à l'intérieur de laquelle la moralité ascétique chrétienne n'aura plus guère qu'à se loger.

Ce n'est pas un mince apport que de définir la culpabilité à partir de là. La culpabilité, c'est «l'organisation psychique de l'*obsequium*»<sup>20</sup>. On peut bien envisager de concevoir, avec le paysage castr'œdipien, la genèse du ravissement<sup>21</sup> ou de la honte (honte d'avoir vu le sexe qui m'a engendré). Mais la culpabilité ne peut être située que par rapport à un acte, et même un acte de soumission. Ici, clairement, le *katapugon* explique ce dont les deux complexes classiques ne savent pas rendre compte.

## ICI PHOTO DE NOE ET DE SES ENFANTS / SAN MARCO / VENISE

★ ★ ★

---

University Press, 1995, trad. de l'angl. par C. Marouby, *Homos, Repenser l'identité*, Paris, éd. Odile Jacob, 1998.

<sup>15</sup> Claude Calame, *L'Eros dans la Grèce antique*, Paris, Belin, 1996, p. 155. K. J. Dover (*Homosexualité grecque*, trad. de l'angl. par S. Saïd, Paris, La pensée sauvage, 1982, p. 141-142), après avoir noté que ce féminin est fait sur le modèle *therapon / therapaina* cite certaines de ces inscriptions : «Anthyle est un enculé», «Sikela est une enculée», «Sosias est un enculé, dit Euphronios qui a écrit <ceci>», etc.

<sup>16</sup> Pascal Quignard, *Le sexe et l'effroi*, Paris, Gallimard Folio, 1994, p. 22.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 35

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 118.

La méconnaissance du *katapugon* et sa non distinction d'avec la castration se paient, en psychanalyse, d'un prix chaque jour plus lourd. S'agit-il d'une pièce à verser au dossier, ou plus sottement d'une cause ?, toujours est-il que les analystes ont fini par perdre leur statut de pionniers sur un terrain, celui de l'érotologie, qu'ils avaient pourtant su explorer loin des sentiers battus, laissant à d'autres les espaces de la sexualité maintenus dans l'ombre, c'est-à-dire se défaussant sur d'autres du soin d'instaurer de nouvelles érotologies. C'est, depuis vingt ans, chose accomplie aux Etats-Unis : le lieu même où la psychanalyse s'est auto-bousillée en se faisant adaptative, où la psychiatrie a elle aussi renoncé en s'en remettant à la statistique, est celui où a fleuri un nouveau champ, celui des *gay and lesbian studies*, celui de la *queer theory*. L'innovation est là, le questionnement est là, et c'est aussi là qu'on discute avec Freud.

Nous noterons dans une seconde partie de cet article comment, en identifiant comme «refus de la féminité» le fait qu'un homme ne veuille pas se soumettre à l'autorité d'un autre homme, Freud passait à côté du rendez-vous que l'histoire lui avait fixé avec le *katapugon*. Ayant dit que l'anatomie est le destin, il confondait pourtant vagin et rectum au «bénéfice» du vagin (plutôt à ses dépens)<sup>22</sup>. Certes, il prolongeait ainsi une confusion ancienne, dont on trouve l'insistance par exemple chez Aristote. Mais justement, l'analyse, pour mériter les résonances chimiques de son beau nom, n'avait-elle pas, ici encore, à distinguer ?

En distinguant, on vérifiera que le placement à effectuer de la psychanalyse dans l'histoire de la sexualité permettra non certes de résoudre mais en tout cas d'aborder autrement plusieurs problèmes non résolus, sans doute pour avoir été mal posés. Isolons-en quatre, non sans artifice car leur différenciation est plus liée à l'histoire de la doctrine analytique qu'à la teneur de chacun.

I. Quelles pourraient être les conséquences de la reconnaissance du *katapugon* sur le rôle attribué au complexe d'Œdipe en psychanalyse ? Il n'est pas question de proclamer que le complexe d'Œdipe n'est pas universel au sens où, tenant compte de ses légitimes variations, on ne le trouverait pas à l'œuvre dans chaque société<sup>23</sup>. Il est en revanche question de dire que ce n'est pas lui qui, en Occident, règne sur l'ensemble des modalités de la sexualité.

Soit ladite homosexualité. Si, comme le veut la tradition analytique, elle résulte d'un complexe d'Œdipe tordu d'une certaine façon, on ne peut, au mieux, que dire, comme le fit Freud questionné à ce propos vers la fin de sa vie, qu'elle n'est pas une maladie mais un «arrêt

---

<sup>22</sup> Le geste de lever cette confusion relève de la même veine que celui de Lacan récusant l'analogie clitoris-pénis (récusation décisive car elle engage la thèse lacanienne selon laquelle la femme «ne manque de rien») : «[...] on aurait tout à fait tort de considérer que le *Penisneid* soit le dernier terme [...] le fait qu'elle n'ait sur ce point rien à désirer [] peut-être essaierai-je d'articuler très très précisément anatomiquement pourquoi, car cette affaire de l'analogie clitoris-pénis est loin d'être absolument fondée. Un clitoris n'est pas simplement un plus petit pénis, c'est une part de pénis, ça correspond à un corps caverneux et à rien d'autre ; or un pénis, que je sache, sauf chez l'hypospadias, ne se limite pas au(x) corps caverneux» (*L'angoisse*, séance du 13 mars 1963, p. 30-31 de la sténotypie). On ne peut citer ce texte sans noter que Lacan, comme c'est souvent le cas quand il s'y réfère, se prend quelque peu les pieds dans sa médecine. Pour mieux différencier clitoris et pénis, il semble ici tenter de forger une opposition entre le clitoris identifié à un corps caverneux et le pénis qui, lui, ne se réduirait pas aux corps caverneux. Il n'en reste pas moins que l'hypospadias, anomalie de la position du méat urinaire qui, le plus souvent, s'ouvre sur la face inférieure de la verge, n'est pas un pénis réduit aux corps caverneux (même en les mettant au pluriel, ce que ne fait pas la sténotypiste). Quant au clitoris, son identification lacanienne comme «un corps caverneux et rien d'autre» est rien moins qu'assurée. Dans ces approximations, Lacan est peut être travaillé par la forme périnéale de l'hypospadias où la verge ressemble à un clitoris, le prépuce à un capuchon clitoridien, tant et si bien qu'on peut, à la naissance, classer le bébé comme hermaphrodite.

<sup>23</sup> Cf. Encore tout récemment, C. Lévi-Strauss, «La sexualité féminine et l'origine de la société», *Les temps modernes* n° 598, mars-avril 1998.

du développement», une sorte d'inachèvement, d'inaccompli. A l'époque, cette position était une bouffée d'air frais au regard d'une l'homophobie dont on aurait bien tort de croire qu'elle a aujourd'hui disparu. Mais est-on bien sûr que la machine œdipienne ordonne la question ? Que l'homosexualité est une de ses réalisations ? Que l'homosexualité ne relève pas d'un autre schème de la sexualité ? Or, ici se propose la problématisation de la sexualité du maître. C'est d'elle qu'historiquement relève l'homosexualité en Occident. En outre, cette sexualité du maître ne vectorise pas seulement l'homosexualité, la question de son incidence se pose aussi dans les psychoses. Schreber n'a-t-il rien à voir avec le *katapugon*, lui qui devient malade à l'instant où il est nommé maître ? Et l'instituteur Wagner<sup>24</sup>, un maître lui aussi ? Le *katapugon* n'est-il pas le nom du trou dit «sodomite» au nom duquel eut lieu sa folie, avec ses actes meurtriers insensés ? Pourquoi donc supposer qu'il existe un et un seul schème susceptible de rendre compte des variétés de la sexualité ? Certes, par sa simplicité, une telle supposition ne manque pas d'élégance et l'élégance fait parfois la différence pour le choix entre plusieurs théories. Mais l'élégance, dans un domaine qui est celui du savoir rationnel, ne doit-elle pas s'effacer à l'instant où l'erreur, ici historique, est avérée ?

La leçon épistémologique de cette descente du complexe d'Œdipe du piédestal d'où il prétendait tout légiférer se laisse ainsi formuler : les voies de la sexualité sont multiples. Et il n'y a aucune raison sérieuse de supposer a priori qu'une vaut mieux ou est plus avancée ou préférable qu'une autre (par exemple la voie hétérosexuelle, parce qu'elle permettrait la conservation de l'espèce – mais qui donc veut que l'espèce soit conservée ?). L'axiome selon lequel il existe différentes voies d'abord du sexe ou d'inscription dans le sexe nous offre ainsi la possibilité d'étudier ces différentes voies sans devoir admettre a priori que certaines sont normales et d'autres perverses («la perversion est normale»<sup>25</sup>, disait Lacan lecteur des *Trois essais sur la théorie de la sexualité*).

La pluralité de ces voies ne les empêche pas de valoir, à l'occasion, comme concurrentes, voire de faire antagonisme ; cette pluralité est elle-même un problème. Ainsi considèrerons-nous comme très loin d'être trivial le geste par lequel Lacan, le 8 janvier 1966, identifiait, derrière le père freudien de la horde primitive (clé de voûte de l'œdipianisme), derrière un père dès lors situé comme un «mannequin», rien d'autre que le maître, celui qui se substitue au maître absolu, la mort.

**II.** Qui ne voit qu'en peinturlurant la «sexualité féminine» en «continent noir»<sup>26</sup>, procédé plutôt efficace pour couvrir la confusion des deux trous sexuels ou enrôlés par le sexe que sont le rectum et le vagin, on contribue au silence que, par ailleurs, on déplore à son propos ? Mais, plus radicalement n'est-ce pas l'isolement dans lequel on la maintient qui constitue l'obstacle majeur ? En en faisant un problème différent de celui de la sexualité masculine jusqu'à finir par supposer – mais sans le dire vraiment – qu'il existe deux (plusieurs autres encore ?) sexualités, que vise-t-on ? La clarté ? Il est permis d'en douter. Au lit, y a-t-il deux sexualités ? Est-on bien sûr, par exemple et pour ne mentionner qu'elle, que la bandaison soit le fait du seul porteur de l'appendice ?

**III.** Ce positionnement de la psychanalyse à sa place dans l'histoire de la sexualité permettra aussi non pas seulement d'étudier le problème du pouvoir dans son rapport au sexe

---

<sup>24</sup> Anne-Marie Vindras, *Ernst Wagner, Robert Gaupp : un monstre et son psychiatre*, Paris, EPEL, 1996.

<sup>25</sup> J. Lacan, *L'objet de la psychanalyse*, séance du 15 juin 1966, p. 2 de la sténotypie).

<sup>26</sup> Quelques indices du succès de la formule (notamment auprès de femmes) : après que Freud l'ait écrite, Chasseguet-Smirgel ouvre en la citant son introduction à *La sexualité féminine* (Paris, Payot, 1964, PBP, p. 5), Michèle Montrelay en fait le titre d'un chapitre de son ouvrage *L'ombre et le nom, sur la féminité*, Paris, éd. de Minuit, 1977, p. 62 sq). Lacan la mentionne plusieurs fois, et parle aussi du «continent noir» du narcissisme.

et du sexe dans ce qu'il comporte d'exercice d'un pouvoir, mais aussi de tirer les conséquences érotologiques de pareille étude. Qu'est-ce à dire ? Avec Foucault, Leo Bersani note que

les corps humains sont ainsi faits qu'il est quasi impossible de ne pas associer maîtrise et subordination à nos plus intenses plaisirs<sup>27</sup>.

Or, dans certains exercices S/M parmi les plus poussés, le rectum est l'insatiable par excellence. Il n'est pas le vagin en ce sens que l'orgasme (cette crise d'hystérie disait Lacan) peut un temps apaiser le vagin tandis que l'absence d'orgasme fait du rectum un organe essentiellement insatiable. Rien ne le vainc, aucun phallus qui tour à tour se présente à sa porte et le pénètre jusqu'à s'en rendre flapi.

Mais s'infliger l'épreuve de récuser en acte le phallogocentrisme, n'est-ce pas ce dont il s'agit aussi dans le coït le plus ordinaire (si existe un tel coït, ce dont on peut douter) ? N'est-ce pas cela l'orgasme, cette mise hors jeu du phallus dont Lacan fit grand cas ?

Ainsi, cette problématisation du sexe pose-t-elle, explicitement sous la plume de Bersani, la question de savoir si le masochisme n'est pas l'essence du sexuel. Cette question fut souvent rabattue sur celle d'un soi disant «masochisme féminin» (fantasme masculin disait Lacan sans doute, pour une part, par rétorsion<sup>28</sup>), cas typique de ce procédé qui consiste à faire intervenir l'opposition masculin / féminin pour évacuer une difficulté. Lacan :

[...] dans Freud, on parle de tout, d'activité, de passivité, de toutes les polarités que vous voudrez, mais jamais de masculin-féminin, parce que ce n'est pas une polarité et que, d'ailleurs, comme ce n'est pas une polarité, c'est tout à fait inutile d'essayer de parler de cette différence<sup>29</sup>.

Le prospectus du plus grand sex-club de l'univers (à San Francisco), annonçant une bringue collective de 23 heures à l'aube avec cette promesse : «On va baiser jusqu'à ce qu'on tombe»<sup>30</sup>, ne promet-il pas un certain «laisser tomber» en jeu dans chacun des quelques sept cents millions d'actes sexuels qui se produisent chaque jour de par le monde ?

**IV.** Enfin, troisième incidence de ce positionnement historique de la psychanalyse, celle qui concerne la thèse formulée par Lacan selon laquelle «il n'y a pas de rapport sexuel». Que la psychanalyse ait une certaine place dans l'histoire, que ce à quoi elle a affaire dans son exercice soit historiquement localisé, ceci, loin de tout essentialisme psychanalytique, permet au contraire de prendre cette thèse du non-rapport sexuel en toute rigueur, permet, autrement dit, d'en déployer les implications.

On vérifiera ainsi par exemple que sont ici tirées quelques leçons cliniques de la défunte homosexualité. Il était temps : née dans le discours médical de la norme au-milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'homosexualité (qui, un peu plus tard, devait provoquer l'invention de l'hétérosexualité) est officiellement décédée, pour ce même discours, en 1973<sup>31</sup>. Et dans la psychanalyse ? Serait-ce qu'elle court toujours ? Auquel cas il faudrait attribuer à cette course

---

<sup>27</sup> Leo Bersani, «*Is the rectum a grave ?*» in *AIDS : Cultural Analysis, Cultural Activism*, Cambridge, Massachussets, MIT Press (October Books), 1988, p. 216.

<sup>28</sup> J. Lacan, *L'angoisse*, séance du 20 mars 1963 (p. 20 de la sténotypie) Freud avait déjà choisi de ne traiter du masochisme féminin qu'à partir de l'homme (cf. S. Freud, «Le problème économique du masochisme», in *Névrose, psychose et perversion* (pourquoi pas dans *La vie sexuelle*, autre ouvrage non moins artificiellement monté et titré par l'éditeur et Jean Laplanche ?), traduit de l'allemand sous la direction de Jean Laplanche, Paris, PUF, 1973, p. 289.

<sup>29</sup> J. Lacan, *L'objet de la psychanalyse*, séance du 8 juin 1966 (p. 27 de la sténotypie).

<sup>30</sup> Cité par Frank Browning, *The Culture of Desire : Paradox and Perversity in Gay Lives Today*, New-York, Crown Publishers, 1993, traduit de l'américain par S. Peltier, V. Leclercq et S. Lechevalier, *La culture du désir*, Montpellier, DLM, 1997, p. 90.

la médaille du mérite de la rareté : a-t-on-vu une course se poursuivre encore longtemps après qu'ait été sifflé un faux-départ ?

✱ ✱ ✱

Pour seulement commencer à indiquer l'importance d'un abord enfin explicite de ce qui serait le sexe du maître, en fait, de son impossibilité, on s'en remettra à une écriture de notes, sans autre souci de les lier ensemble, d'en faire un faisceau, un *fascinus*, un phallus<sup>31</sup>. Au lecteur, s'il le souhaite et si elles ne font pas difficulté insurmontable, de procéder aux coutures. En revanche, le point où la psychanalyse a raté le *katapugon* peut, lui, faire l'objet d'un discours et d'une investigation plus classiques. Ce sera donc notre deuxième point, le troisième étant réservé aux notes, au doré mis face sol....

Il aura fallu attendre Lacan pour que la question de la maîtrise soit problématisée dans la psychanalyse, et non plus seulement agie dans les transferts. Lacan ouvrait ainsi un domaine d'investigation dans lequel s'inscrit le présent propos.

De quoi s'agit-il dans notre tentative de situer ce qu'il en est du sexe du maître ? D'étudier d'un peu plus près que ça n'a été fait jusque-là ce que Lacan appelait «les lois de la jouissance». Dans son séminaire *L'objet de la psychanalyse*, exactement le 8 janvier 1966, après avoir fait valoir la figure du maître hégélien derrière celle du père freudien (geste que nous redoublons aujourd'hui en faisant valoir le paysage du *katapugon* derrière celui de l'Œdipe), il en vint à localiser l'«erreur» hégélienne, à savoir le fait d'attribuer au maître de la lutte à mort de pur prestige

de garder par-devers lui le privilège de la jouissance, ceci sous le prétexte que l'esclave, pour conserver sa vie, y a renoncé à cette jouissance.

Et Lacan de poser alors une question qui ouvrait le problème au regard duquel le présent texte a valeur de contribution :

Où prendre – *demandait-il* – les lois de cette singulière dialectique, qu'il suffirait de renoncer à la jouissance pour la perdre ? Mais vous [vous... *Hegel, vous le public du séminaire, mais identifié à Hegel*] ne connaissez pas les lois de la jouissance ! C'est probablement le contraire ; c'est même sûrement le contraire. C'est du côté de l'esclave que reste la jouissance, et, justement, parce qu'il y a renoncé. C'est parce que le maître dresse son désir qu'il vient, sur les marges de la jouissance buter.

*Katapugon*, tel est le nom que l'histoire nous offre, de cette butée. Comme telle, elle serait rien moins qu'instauratrice du lien social, remarque Lacan. Freud donne la solution au problème – non résolu dans Hegel – de la société des maîtres : «les maîtres sont homosexuels» (formule par laquelle Lacan condense cet apport freudien), et l'on voit ici, à la suivre, que loin que l'Œdipe explique l'homosexualité, dans Freud même, c'est l'homosexualité qui fonde l'Œdipe. Comment Lacan l'entend-il, ce 8 janvier 1966 ?

Le départ de la société, c'est le lien homosexuel, précisément dans son rapport à l'interdiction de la jouissance, la jouissance (de l') autre en tant qu'elle est ce dont il s'agit dans la jouissance sexuelle, à savoir de l'autre féminin. Voilà ce qui, dans le discours de Freud, est la partie masquée<sup>33</sup>.

---

<sup>31</sup> A cette date, l'Association des psychiatres américains retire l'homosexualité de son catalogue des pathologies. L'homosexualité était née en 1869, l'hétérosexualité en 1890.

<sup>32</sup> Cette lignée signifiante fut remarquée par P. Quignard, cf. *Le sexe et l'effroi*, op. cit., p. 29, 75 (mention de Pline appelant le *fascinus* le «médecin de l'envie»), 86, 87, 88, 123, 134, 280, 322.

<sup>33</sup> Le «(de l'») figure ainsi dans la sténotypie, avec, en outre, quatre petits tirets, deux à gauche et deux à droite du «de l'», en haut et en bas, collés aux deux parenthèses.

Sur cette pointe du discours de Lacan, il n'est pas exclu que notre contribution prenne un autre régime, vaille comme un bâton dans les roues de son développement. N'est-il pas lui aussi, à cet instant précis, en train de mettre la féminité en lieu et place du *katapugon* ? Autrement dit : doit-on identifier l'autre et le féminin ? D'où tient-il, lui, pareille identification. Le voici donc en arroseur arrosé, dès lors que nous lui renvoyons ses propres phrases :

Où prenez-vous les lois de cette singulière dialectique, qu'il suffirait que la jouissance soit sexuelle pour que l'autre y soit féminin ? Mais vous ne connaissez pas les lois de la jouissance ! C'est probablement le contraire ; c'est même sûrement le contraire.

Tout au moins admettra-t-on qu'il s'agit là de la question que pose le rendez-vous manqué de la psychanalyse avec le *katapugon*.

Que, dans le sexe, l'autre soit féminin fait question. Et l'une des meilleures preuves que l'on peut donner de l'insistance de cette question, outre l'existence de réponses intempestives, est l'opération par laquelle il arrive qu'on fasse le féminin autre. Tel est le cas d'un grand frère de Lacan, frère en dandysme, frère aussi par certains thèmes tel celui de l'héautontimorouménos, si important dans l'interprétation par Lacan de la folie de Marguerite Anzieu, on aura reconnu Baudelaire. La lecture qu'en propose Bersani fait précisément valoir, notamment dans *La chevelure* et *Le beau navire*, comment, à travers le jeu des métaphores (jupe/voile, gorge/armoire, jambes/sorcières, bras/boas, etc.), le poète s'éloigne de la femme qu'il chante, effectuant alors ce que Bersani appelle, spécialement à propos du beau navire, un «saut dans une altérité qui équivaldrait à l'identité»<sup>34</sup>. Justement, il n'y a pas cette identité, montre Bersani. Ainsi pouvons-nous conclure que l'effectivité d'un tel saut témoigne d'une non assimilation de l'autre et de la femme ?

---

<sup>34</sup> Leo Bersani, *Baudelaire et Freud*, traduit de l'anglais par Dominique Jean, Paris, Seuil, 1981.

## II Le rendez-vous manqué : «L'analyse avec fin et l'analyse sans fin»<sup>35</sup>

[...] il n'est absolument pas nécessaire que le sujet  
reste suspendu, quand il est mâle, à la menace de castration,  
suspendu quand, il est de l'autre sexe, au Penisneid [...]   
[...] ce qu'il faut savoir c'est pourquoi l'analyse, menée  
dans une certaine direction, aboutit à cette impasse. [...]  
J. LACAN<sup>36</sup>

Il va s'agir d'une contribution à l'explicitation de ce savoir auquel en appelait Lacan en tentant de prolonger l'analyse au-delà du complexe freudien de castration.

Vu depuis la reprise lacanienne de Freud, l'article «L'analyse avec fin, l'analyse sans fin» (reçu comme canonique en ce qu'il établirait le complexe de castration comme insurmontable) apparaît très en-deçà de l'invention freudienne. Il est marqué par une dégradation de la psychanalyse dans la famille<sup>37</sup> et tombe dans la vieille ornière du contrôle des passions que la psychanalyse avait pourtant su ne pas même avoir à éviter. Or, avec cette chute le problème analytique se trouve fâcheusement ramené (et réduit) à un problème de maîtrise.

Explicitement, il s'agit d'un domptage, d'une domestication des pulsions<sup>38</sup>. Tout se passe alors comme si la position d'un Wilhelm Reich était désormais nulle et non avenue. Il ne saurait être question de revendiquer la santé des pulsions, de dire, comme Reich à qui l'interrogeait :

Comprenez-moi bien ! Il ne s'agit pas seulement de baiser, d'avoir des rapports, de s'étreindre. Il s'agit de la réalité de l'expérience émotionnelle de la perte du «Moi», de tout le Moi spirituel. Or, Freud comprenait cela fort bien. Souvent, je lui ai posé la question : «Où allons-nous ? La théorie de la libido est sur le point de disparaître»<sup>39</sup>.

Il faut croire qu'en effet la théorie de la libido a été largement abandonnée, puisque, dans ce texte testament de Freud, le caractère érotique de ce scénario S/M de maîtrise des pulsions n'est pratiquement pas abordé. Lacan, de ce point de vue, restait plus franc du collier lorsqu'il invitait chaque psychanalyste, en 1955, à être, comme Freud le fut selon lui, un chien

---

<sup>35</sup> Sigmund Freud, «Die endliche und die unendliche Analyse», *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse* 23 (2), 1937, p. 209-240, GW, XVI ; trad. fr. de J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet, A. Rauzy, «L'analyse avec fin et l'analyse sans fin», in S. Freud, *Résultats, idées, problèmes* II, Paris, PUF, 1985.

<sup>36</sup> J. Lacan, *L'angoisse*, séminaire inédit, séance du 13 mars 1963 (page manquante, insérée par Gêrôme Taillandier dans sa version de la sténotypie).

<sup>37</sup> Freud conjoint dans son texte, outre Emma Eckstein, ceux qu'il n'avait pas réussi à marier : sa fille Anna, très présente, si ce n'est avec ses scénarios S/M en tout cas ouvertement avec ses mécanismes de défense (son livre *Le moi et les mécanismes de défense* est de 1936 – trad. de l'all. par A. Berman, 4<sup>e</sup> éd. Paris, PUF, 1967) et Sandór Ferenczi. Il se pose lui-même, en tant qu'analyste, comme «substitut paternel» (*op. cit.*, p. 267).

<sup>38</sup> S. Freud, *op. cit.* p. 235, il est question de pulsions réfractaires au «domptage par le moi», d'un moi qui «n'a pas pu se rendre maître», de ce dont l'analyse est «magistralement capable». La p. 240 comporte la définition du domptage : «[...] la pulsion, totalement intégrée dans l'harmonie du moi, est accessible à toutes les influences exercées par les autres tendances dans le moi, [...] ne suit plus ses propres voies vers la satisfaction». P. 244, la thérapie analytique est dite consister à «remplacer les refoulements perméables par des maîtrises fiables et conformes au moi».

<sup>39</sup> Reich parle de Freud, traduit de l'américain par Pierre Kamnitzer, Paris, Payot, 1972, p. 41.

de Diane la vérité, quitte à devoir dévorer Freud Actéon<sup>40</sup>. A la fin du texte, cependant, quand on en vient au roc biologique des sexes, devenu fameux sous le nom de «roc de la castration»<sup>41</sup>, les choses se sont personnalisées, il ne s'agit plus tant d'instances psychiques que d'un maître amenant un autre et futur maître<sup>42</sup> à dompter ses pulsions. La question avait deux mille ans, l'écart entre «pulsion» et «passion» restant bien trop faible pour que chacun ne lise pas que la vieille ornière règle le jeu de la «sorcière» (*dixit* Freud désignant ainsi sa métapsychologie).

Mécontent de l'apprentissage, Ferenczi dirait à son maître Freud : — «Ah ! que n'avez-vous été davantage cruel avec moi ! Ça aurait réactivement dégagé mon transfert négatif et j'aurais ainsi pu finir mon analyse». Et Freud, par-delà la mort de son disciple anciennement chéri (décédé en 1933), de lui répondre : — «Cruel ? Pas question ! Je n'aurais pas "la témérité de vouloir rivaliser avec le destin en entreprenant des expériences si cruelles avec les pauvres frères humains"<sup>43</sup>». Ainsi, au lieu même de cette dérobade dans l'escalade S/M demandée par Ferenczi (une dérobade d'ailleurs relative car, comme dans la plaisanterie sadomasochiste bien connue, c'est en se refusant à être cruel que le partenaire le serait), Freud se barricade-t-il derrière deux points qu'il dit de résistance chez le patient<sup>44</sup> : l'«envie du pénis» quand le futur maître est une femme et, pour l'homme, «la rébellion contre sa position passive ou féminine envers un autre homme»<sup>45</sup>.

Freud n'avait pas lu Foucault croit-on savoir, ni les travaux auxquels l'*Histoire de la sexualité* devait donner une importante impulsion. Freud vivait en un temps où il n'était question ni de *queer nation*, ni du choix entre rester une *closet queen* ou faire son *coming-out*, ni de *kiss-in*, de *glory hole* ou de *fist fucking*, ni de saunas ou de *jack-off*<sup>46</sup>, ni du *camp*, encore moins du *safe-sex*. Il n'en reste pas moins que si l'on donnait aujourd'hui à lire cet article à

---

<sup>40</sup> Jacques Lacan, «La chose freudienne ou sens du retour à Freud en psychanalyse» *L'évolution psychiatrique*, n° 1, 1956, repris in *Ecrits, op. cit.*, p. 401-436. Dans «L'analyse avec fin et l'analyse sans fin», les chiens font métaphore aux pulsions (S. Freud, *op. cit.*, p. 246), ce qui rejoint l'étymologie de *excitare* : crier aux chiens pour qu'ils lèvent et poursuivent la proie (cf. P. Quignard, *op. cit.*, p. 212). Lacan, après avoir situé en 1955-1956 le psychanalyste freudien comme un chien de Freud, poursuivait quant à lui en... jaspinant.

<sup>41</sup> Freud écrit : «*gewachsenen Fels*», roc pour la traduction française remarque Guy Le Gaufey, laquelle a ainsi inventé le «roc de la castration». Puisque *gewachsenen* est grandir, croître, se développer et que donc ces termes ont une connotation phallique, cette traduction n'apparaît pas radicalement fautive. Il reste que ce biologique s'érigent, ce roc, serait plutôt celui de l'érection ! G. Le Gaufey indique encore que l'abonné freudien du verbe *machen* est le petit Hans, avec son fait-pipi qui va croître, se développer. Le repérage des trajets historiques du signe «roc de la castration», à ma connaissance, n'a pas été fait. A quel moment par exemple Lacan entérine-t-il cette traduction juste à côté ? Fut-il le premier à la reprendre ? Nous contribuerons ici à ce pistage philologique avec deux références : le 5 décembre 1962 (séminaire *L'angoisse*), Lacan affirme que «le dernier terme» à quoi Freud soit arrivé, sa «butée», est «l'angoisse de castration» ; L'équivoque est plus nette le 9 janvier 1963 lorsque Lacan appelle «angoisse de castration» la limite freudienne de l'analyse, ceci en général, puis «complexe de castration» et *Penisneid* cette même limite cette fois distinguée chez l'homme ou chez la femme. «Castration» apparaît donc à la fois dans le genre et dans une espèce.

<sup>42</sup> Freud appelle Ferenczi un «maître de l'analyse» (p. 245), et nul n'ignore plus qu'avec ce texte Freud répondait aux questions que lui posait Ferenczi en position d'analysant sans analyse. Qu'il reprenait aussi, non moins discrètement, le cas d'Emma Eckstein.

<sup>43</sup> S. Freud, *op. cit.*, p. 247.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 254 : «Le fait décisif est en effet que les mécanismes de défense opposés aux dangers d'autrefois font retour dans la cure en tant que résistances [*souligné par Freud*] opposées à la guérison. Cela aboutit au résultat que la guérison elle-même est traitée par le moi comme un nouveau danger».

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 266.

<sup>46</sup> «Club de branlette», cf. F. Browning, *op. cit.*, p. 133.

quelqu'un d'un peu au courant de la sexualité dans l'Antiquité en Grèce et à Rome, un tel lecteur n'aurait aucun mal à identifier le point donné comme limite absolue à l'action du maître du maître (son nom en psychanalyse est «didacticien», Lacan lui contestait toute autre existence que *de facto*), ce point qui est aussi ce devant quoi échoue le concept même de maître de maître, qui donc, comme concept, est un oxymore. En effet, on suppose (telle est l'ontologie de la maîtrise) qu'un maître, même s'il doit apprendre à l'être, ne peut pas ne l'avoir pas été. Or, c'est ce qui se produirait, a-t-on supposé aussi et non moins «gratuitement», s'il s'était prêté ou offert comme *katapugon*. Dans la pédérastie grecque, l'éromène s'y refusait, de même que, plus tard, le patricien romain, au point que Rome, notait Quignard, identifiait l'impudeur purement et simplement à cet acte honni entre tous<sup>47</sup>.

Que fit donc Freud ? Au lieu d'accueillir le problème tel qu'il se présentait, tel qu'il lui venait du fin fond de l'histoire, aussi ancien que le discours du maître, il le plaça sur un registre qu'il s'était donné, qu'il considérait comme un acquis, celui de la bisexualité<sup>48</sup>. Point particulièrement instructif : c'est d'un même mouvement que Freud reste aveugle à la spécificité du *katapugon* et qu'il suppose un rapport sexuel. La bisexualité, en effet, en est un, d'autant plus net que Freud ne se contente pas de dire que les sexes sont deux mais ajoute, toujours dans ce texte, qu'ils sont «opposés».

Après avoir intempestivement fait pareillement roc de l'envie du pénis chez la femme et «[...] pour l'homme, [de] la rébellion contre sa position passive ou féminine envers un autre homme», Freud écrit une phrase qui nous dit son rendez-vous manqué avec le *katapugosunê* :

Alfred Adler a plus tard mis en usage l'appellation pleinement pertinente pour l'homme de «protestation virile» ; je pense que «refus de la féminité» aurait été dès le début la description exacte de cette part si remarquable de la vie de l'âme humaine<sup>49</sup>.

Comme très souvent dans les sciences qui ont de sérieuses difficultés avec l'exactitude, quand on lit «exacte», on peut être pratiquement sûr qu'alors ladite exactitude, justement, fait défaut. Ici, il s'agit plus que d'une inexactitude, il s'agit de rendre quelque chose inexact en le portant ailleurs qu'en son lieu. Le ratage du *katapugon* remonte donc au moins à la rupture avec Adler, dont Freud, on l'a déjà noté, tente ici de diminuer la portée sans pouvoir en prendre véritablement la mesure. Au contraire, «protestation virile» était un terme bien mieux ajusté !

Que fait le maître quand, poussé par Eros (et ayant déjà de ce fait perdu la maîtrise), il se rend au rendez-vous du sexe ? Eh bien, s'il veut rester le maître qu'il n'est déjà plus tout à fait (car s'y rendre est déjà être esclave d'Eros), plus il sera proche d'orgastiquement se rendre (cette défaite est l'essence du sexuel), plus il protestera. Sa protestation est celle d'un vaincu par Eros, celle qui trouvera partiellement sa solution si et seulement si l'éromène cède à son désir. Cette solution est en effet toute relative puisque la relation sexuelle qui alors devient possible n'est – dit dans le parler «homo» – qu'une branlette, qu'une branlade disait Renaud Camus, et que le lien éraсте/éromène se tient à bonne distance de la baise à proprement parler.

Le texte de Freud est donc aussi très clair sur un motif important ayant favorisé ce ratage, à savoir la fließéenne bisexualité, que tout un courant contemporain porte désormais aux nues, jusqu'à l'élever au rang d'un nouveau sexe, un troisième, le bi. C'est elle qui

<sup>47</sup> «Un homme est dit pudique à Rome tant qu'il n'a pas été sodomisé» (P. Quignard, *op. cit.*, p. 19).

<sup>48</sup> Judith Butler, soulignant que cette bisexualité a chez Freud le statut de dispositions masculines et féminines ayant des objectifs hétérosexuels en vient à la définir, fort logiquement, comme «la coïncidence de deux désirs hétérosexuels à l'intérieur d'une même psyché» (*Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1990, p. 60-61). Autant dire que cette hypothèse ne règle rien.

<sup>49</sup> S. Freud, *op. cit.*, p. 266.

permet à Freud de faussement symétriser le cas de l'homme et celui de la femme (une fois de plus, diront d'aucunes avec raison et avec Thomas Laqueur<sup>50</sup>). Citons :

[...] c'est, dans les deux cas, ce qui concerne le sexe opposé qui succombe au refoulement<sup>51</sup>.

Mais non. Le problème du *katapugon* est spécifique, il n'y a pas plus de «dans les deux cas» que de «sexes opposés».

Concluons. Chez Freud, un choix cohérent prend ensemble le complexe de castration (pensé commun à l'homme et à la femme), la supposition d'un rapport sexuel entre homme et femme (une opposition binaire) et le rabattement de la protestation virile sur un «refus de la féminité». A l'envers de ceci, récuser cette dernière identification ira de pair avec une pensée rigoureusement tenue du non rapport sexuel et une contestation de la fonction constituante du sexuel attribuée au complexe de castration.

---

<sup>50</sup> Thomas Laqueur, *Making Sex. Body and Gender from the Greek to Freud*, Harvard College, 1990, trad. de l'angl. par M. Gautier, *La fabrique du sexe*, Paris, Gallimard, 1992.

<sup>51</sup> S. Freud, *op. cit.*, p. 267.

### III Notes

#### De la possibilité de désigner un «partage»

Le concept foucauldien de «partage» fait difficulté. S'il est ce pli constituant d'une problématique, comment, pris dans cette problématique, depuis cette problématique, prétendre repérer ce à partir de quoi elle eut, elle a son lieu ? Réponse, que nous tenons aussi de Foucault : par la grâce du voyage. Ici, notre voyage en deçà de l'Œdipe et de la castration sera largement historique (après qu'il ait été un au-delà théorique chez Lacan). Mais Foucault voyageait aussi physiquement, ce qui eut cet effet d'une remontée en-deçà d'une certaine ligne de partage. Témoin ce que fut pour lui le Japon<sup>52</sup> : une référence d'où apercevoir le partage dont dépend le sexe en Occident et dont, de là-bas, il disait la teneur.

Ainsi se constituait un de ces faits historiques auxquels Paul Veyne donnait en 1978 leur statut de rareté :

L'intuition initiale de Foucault, ce n'est pas la structure, ni la coupure, ni le discours : c'est la *rareté*, au sens latin de ce mot ; les faits humains sont rares, ils ne sont pas installés dans la plénitude de la raison, il y a du vide autour d'eux pour d'autres faits que notre sagesse ne devine pas<sup>53</sup> ;

En juillet 1978, Foucault fut invité au Japon, où il donna une causerie intitulée «sexualité et pouvoir<sup>54</sup>». A cette occasion, Foucault s'explique sur ce qui l'a poussé à entreprendre une histoire de la sexualité. Freud est en place de contrepoint. «Contrepoint», car c'est par une sorte de contournement, de prise à contre-pied de Freud que Foucault traite (de) la psychanalyse et, quoi qu'il en dise, finit par contester une des prétentions fondamentales de la psychanalyse, ou tout au moins – c'est en tout cas notre pari – d'une certaine psychanalyse.

Freud, dit Foucault, part du fait que l'hystérie est caractérisée comme un «phénomène d'oubli, de méconnaissance massive de soi-même par le sujet». Freud a montré, poursuit-il, que le sujet ne se méconnaît pas lui-même dans sa généralité de sujet (lisons, car ça n'est pas exclu : représenté par un signifiant), mais, plus localement, dans son désir, dans sa sexualité<sup>55</sup>. Foucault, lui, part d'«un phénomène qui est presque l'inverse», d'un sur-savoir, d'un excès de savoir, d'un hyper-développement du savoir qui, sur le plan social, concerne, en Occident, la sexualité. Or il suffit d'isoler «cette grande économie de la surproduction du savoir critique quant à la sexualité<sup>56</sup>» pour que la question se pose de savoir si la psychanalyse n'en fait pas partie. Voici donc la psychanalyse contestée ; en effet, selon Foucault, son statut scientifique,

---

<sup>52</sup> Pour Lacan aussi l'importance du Japon ne fait aucun doute : huit ans avant «Lituraterre» (*in Littérature* n° 3, Paris, Larousse, 1971), texte venu en droite ligne aérienne du Japon, un voyage au pays des toris et des mille bouddhas marque de son empreinte la fin du séminaire *L'angoisse* (1963).

<sup>53</sup> Paul Veyne, «Foucault révolutionne l'histoire», *in Comment on écrit l'histoire*, Paris, Points Seuil, 1996, p. 386. La pratique historique qui s'ensuit porte le beau nom de «raréfaction» (cf. p. 401 et sq.), manière d'indiquer que c'est la pratique qui fait l'objet et non pas l'inverse. Un objet un peu spécial, à suivre la présentation de Veyne : obtenu par décrochement, «étrange petit objet d'«époque»», biscornu, jamais encore vu, ayant «l'air de rigoler» «des pauvres choses inconscientes et absurdes que nous sommes». N'est-on pas ici très proche de la pratique analytique selon Lacan, celle qui elle aussi est productrice de l'objet, et d'un objet un peu spécial, nommé petit a ?

<sup>54</sup> M. Foucault, *DE*, t. III, p. 552-570.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 553.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 555.

ou sa revendication, ou son penchant à être scientifique ne la met pas à l'abri de sa remarque localisatrice puisque c'est depuis le départ lui-même de ce sur-savoir à l'endroit du sexuel qu'on revendique son caractère scientifique (ce point mériterait une discussion approfondie Foucault / Lacan – la «scientificité» du savoir d'un Sénèque ou d'un saint Thomas n'étant sans doute pas celle à laquelle se réfère Freud).

Mais d'où Foucault tient-il son idée d'un sur-savoir ? Quelle est la norme qui donne sa mesure à l'épinglage de ce surplus ? Réponse : l'art érotique oriental. En Occident

[...] on n'apprend pas à faire l'amour, on n'apprend pas à se donner du plaisir, on n'apprend pas à produire du plaisir chez les autres, on n'apprend pas à maximaliser, à intensifier plus son propre plaisir par le plaisir des autres. Tout cela ne s'apprend pas en Occident, et vous n'avez ni discours ni initiation autre que clandestine et purement interindividuelle à cet art érotique. En revanche, on a, ou on essaie d'avoir, une science sexuelle – *scientia sexualis* – sur la sexualité des gens et non pas sur leur plaisir [...] vérité du sexe et non pas intensité du plaisir<sup>57</sup>.

Peu d'années avant, Lacan repérait, lui aussi, cette absence d'initiation :

L'initiation [...], c'est quelque chose qui strictement, concerne la jouissance. Je veux dire qu'il n'est pas impensable que le corps, le corps en tant que nous le croyons vivant, soit quelque chose de beaucoup plus calé que ce que connaissent les anatomo-physiologistes. Il y a peut-être une science de la jouissance, si on peut s'exprimer ainsi. l'initiation en aucun cas ne peut se définir autrement. Il n'y a qu'un malheur, c'est que, de nos jours, il n'y a plus trace, absolument nulle part, d'initiation<sup>58</sup>.

C'est donc sur fond d'absence d'initiation que Foucault pose la question de savoir pourquoi l'Occident a préféré savoir la vérité sur le sexe (tout au moins le prétend-il) plutôt que de chercher l'intensité du plaisir. «Vérité du sexe», «intensité du plaisir», désir/plaisir, tel est le couple conceptuel avec lequel Foucault remonte en-deçà du partage constitutif de l'abord occidental du sexe.

Freud est alors une nouvelle fois convoqué. Selon la version devenue à l'époque quasi canonique et vis-à-vis de laquelle Foucault va se démarquer, Freud aurait libéré la sexualité occidentale après que deux siècles de christianisme en aient imposé la répression. Or, du fait de ce démarquage avec la question non pas tant reichienne que marcusienne, la psychanalyse va être questionnée autrement que prévu lorsqu'elle se donne le beau rôle d'avoir libéré la sexualité (ce qu'elle a fait sans doute en partie).

Questionnée... comment ? La répression de la sexualité n'est pas due au christianisme. Elle est acquise au moment où Rome devient chrétienne. Ce qu'apporte de nouveau le christianisme, notera donc Foucault, c'est autre chose, c'est le pastorat. Le christianisme le tient de la société hébraïque : David, premier roi d'Israël, reçoit des mains de Dieu la tâche de devenir le berger de son peuple<sup>59</sup>.

Le pastorat a apporté avec lui toute une série de techniques et de procédures qui concernent la vérité et la production de la vérité. [...] Le pasteur chrétien [...] doit savoir bien sûr tout ce que font ses brebis [...] mais il doit aussi connaître de l'intérieur ce qui se passe dans l'âme, dans le cœur, au plus profond des secrets de l'individu<sup>60</sup>.

La psychanalyse a-t-elle libéré les «brebis» de cette inquisition, ou bien l'a-t-elle, avec de nouvelles procédures, prolongée, voire raffinée, rendue plus aiguë ? Il ne manque pas d'indices susceptibles de faire valoir l'insistance aujourd'hui, de quelque chose comme le

---

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 556-557.

<sup>58</sup> J. Lacan, Les non dupes errent, séminaire inédit, séance du 20 novembre 1973

<sup>59</sup> M. Foucault, *DE*, t. III, p. 560 *et sq.*

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 564.

psychanalyste bon berger. Et sans doute Lacan avait-il déjà repéré ce glissement puisqu'il dut finir par dire que le psychanalyste «décharite»<sup>61</sup>.

Suivre l'indication de ce «décharite», est se situer ailleurs que là où Foucault vient accrocher la psychanalyse. Comment ? Ce ne peut être en raffinant du côté de la scientificité du discours sur la vérité du sexuel ; ce ne peut pas davantage être en faisant valoir l'existence d'un objet particulier comme par exemple l'inconscient, dont seuls les analystes auraient l'usage, un usage qui les différencierait des pasteurs (cet inconscient, dans son existence même, dépend du transfert). Ce ne peut être que ce que nous donnent les termes mêmes de la problématique présentée par Foucault, à savoir une psychanalyse disons orientale, une psychanalyse qui vaut comme un «art érotique», une érotologie.

### Le *katapugon* resitué

Voici ce que quelqu'un d'averti écrit à propos des boîtes S/M<sup>62</sup> :

Une sexualité extatique et continue, qui ne se contente pas d'un seul orgasme, rejette l'autorité et le contrôle du mâle pénétrant. Et c'est exactement ce qui se produit quand un homme musclé et poilu écarte les fesses pour se laisser pénétrer par un autre. Ostensiblement, il donne le contrôle de son plaisir<sup>63</sup> à l'homme qui entre en lui. Mais puisque le but de son plaisir n'est pas tout entier concentré sur l'orgasme, il devient, dans sa soumission "impuissante", beaucoup plus endurant que son partenaire qu'il peut même oublier car, après son orgasme, ce dernier pourra être remplacé par un ou plusieurs autres. [...] l'homme pénétré est – théoriquement – insatiable et, en tant que tel, ennemi de la virilité elle-même. Un tel homme ne fait qu'intensifier la peur de l'homme phallique, cette peur d'être accessoire, superflu dans l'ordre cosmique<sup>64</sup>.

Il apparaît que la sexualité du *katapugon* est une ascèse.

---

<sup>61</sup> J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1973, p. 28.

<sup>62</sup> Le / a la valeur d'un trait distinctif, celui qui ordonne de ne pas lire SM, comme le ferait quelqu'un fréquentant les classiques : Sa Majesté.

<sup>63</sup> F. Browning utilise le mot anglais *pleasure*. : «*He has ostensibly relinquished control over the course of his own pleasure to the man who is entering him. But because his pleasure is not directed toward a spending orgasm, he is in his "powerless" submission capable of outlasting, and forgetting, his top man, who, upon orgasm, can be replaced and replaced again*» (*op. cit.*, p. 90-91).

<sup>64</sup> F. Browning, *op. cit.*, p. 103. Cf. également L. Bersani, «*Is the Rectum...*», *op. cit.*, p. 217 : «*Phallogocentrism is exactly that : not primarily the denial of power to women (although it has obviously also led to that, everywhere and at all times), but above all the denial of the value [souligné par l'auteur] of powerlessness in both men and women. I don't mean the value of gentleness, or nonaggressiveness, or even of passivity, but rather of a more radical desintegration and humiliation of the self.*»

Trois remarques, dans le fil de ce texte impeccable et qui, de même que Lacan<sup>65</sup>, ne fait pas de la douleur le trait majeur du masochisme.

I La ligne d'attaque qui ici se dessine peut passer à la limite avec l'idée, qui ne fut pas que foucauldienne, d'une sexualité hors pénis, hors vagin, hors orgasme. Un pas de plus encore, et l'on dira : hors-sexe. Foucault :

Nous savons très bien que ce que ces gens [de la sous culture S/M] font n'est pas agressif ; qu'ils inventent de nouvelles possibilités de plaisir en utilisant certaines parties bizarres de leurs corps – en érotisant ce corps. Je pense que nous avons là une sorte de création, d'entreprise créatrice, dont l'une des principales caractéristiques est ce que j'appelle la déssexualisation du plaisir. L'idée que le plaisir physique provient toujours du plaisir sexuel et l'idée que le plaisir sexuel est la base de *tous* les plaisirs possibles, cela, je pense, c'est vraiment quelque chose de faux<sup>66</sup>.

Ayant étudié de près les *Trois essais...* de Freud, Bersani, dans «*Is the rectum a grave ?*», ne se contente pas de souligner – nous l'avons mentionné – le caractère inéliminable des rapports de maîtrise/soumission dans la baise ; il va jusqu'à affirmer, il est vrai conjecturalement, une identité :

*Sexuality, at least in the mode in which it is constituted, may be a tautology for masochism.*<sup>67</sup>

Bersani voit un dysfonctionnement dans le fait de dénier que l'attrait pour l'absence de pouvoir et la perte de contrôle est, peut-être, aussi fort que le plaisir sain que nous avons dans l'acte coordonné d'un organisme physiquement fort. Pertinemment, il nomme ce déni : phallogocentrisme.

De même que, par rapport à la vérité (*alétheia* : ce qui prive d'oubli), l'oubli (*léthé*) finit par avoir le dernier mot, de même la perte de contrôle par rapport au sexe. La sexualité est ce lieu d'exercice de la jouissance où le contrôle ne va pas sans sa perte, la vérité sans son oubli ; elle ne laisse nulle trace qui pourrait faire mémoire<sup>68</sup>. D'où l'inexpugnable de son problème.

Ceci va parfois très loin, jusqu'à la recherche (à laquelle Foucault n'était pas étranger, et pas non plus tout un courant du féminisme et de la *leather-culture*) d'une sexualité non sexuelle, c'est-à-dire non phallique et, disons-le, non orgasmique. Le «corps sans organe», rendu fameux par Deleuze et Guattari, inventé par Artaud, ce «corps athée», «schizo» comme on a dit, est un corps sans orgasme, sans phallus<sup>69</sup>. Foucault :

---

<sup>65</sup> Lacan tirant les conclusions d'un certain nombre de travaux analytiques sur le masochisme, écrit : «On essaie, on arrive à se déprendre de mettre l'accent sur ce qui, au premier abord, porte, heurte le plus notre finalisme, à savoir qu'intervient la fonction de la douleur. Ceci, on est arrivé à bien comprendre que ce n'est pas là l'essentiel. Aussi est-on arrivé, Dieu merci, dans une expérience comme celle de l'analyse, à s'apercevoir que l'Autre est visé, que, dans le transfert, on peut s'apercevoir que ces manœuvres masochistes se situent à un niveau qui n'est pas sans rapport avec l'Autre» (J. Lacan, *L'angoisse*, séance du 13 mars 1963). Gageons que, s'il l'avait su, cette remarque de Lacan aurait beaucoup réjoui Foucault, comme l'indique la déclaration suivante : «Le sadomasochisme n'est pas une relation entre celui (ou celle) qui souffre et celui (ou celle) qui inflige la souffrance, mais entre un maître et la personne sur laquelle s'exerce son autorité. Ce qui intéresse les adeptes du sadomasochisme est le fait que la relation est à la fois soumise à des règles et ouverte. [...] Ce mélange de règles et d'ouverture a pour effet d'intensifier les rapports sexuels, en introduisant une nouveauté, une tension et une incertitude perpétuelles, dont est exempte la simple consommation de l'acte» (M. Foucault, «Choix sexuel, acte sexuel», entretien avec J. O. Higgins, 1982, trad. F. Durand-Bogaert, *DE*, t. IV, *op. cit.*, p. 331).

<sup>66</sup> M. Foucault, *DE*, t. IV, *op. cit.*, p. 737-738.

<sup>67</sup> L. Bersani, «*Is the rectum a grave ?*», *op. cit.*, p. 217.

<sup>68</sup> Le fait de ce «pas de trace» était noté par Salomon, que Lacan commente notamment le 27 mars 1963 (séminaire *L'angoisse*). Cf J. Allouch, *La psychanalyse : une érotologie de passage*, Cahiers de *L'Unebêvue*, Paris, EPEL, 1998, p. 66.

[...] l'incrédulité que ne manquera pas de susciter aujourd'hui la perspective d'une vie enfin libérée du souci du pénis, du vagin et de l'orgasme apparaîtra peut-être demain, rétrospectivement, comme une réaction tout aussi étriquée et risible que la phobie de la masturbation chez les Victoriens<sup>70</sup>.

Ce contre quoi s'élève ici Foucault (et bien d'autres avec lui) est très proche de ce qu'a produit Lacan avec l'écriture de la métaphore paternelle : «Si c'est le Nom-du-Père qui produit le phallus, alors non !» Il faut se libérer, écrit Foucault, de «l'austère monarchie du sexe»<sup>71</sup> qui est aussi cette monarchie – fût-elle celle d'un nom – censée faire le sexe. Mais le régime sexuel est-il bien monarchique ? Quitte à devoir mettre en question la portée de la métaphore paternelle<sup>72</sup>, l'analyse ne peut ignorer les explorations récentes et sans doute les plus novatrices de la sexualité qui lui posent cette question. D'ailleurs, n'est-elle pas, elle-même, une manière de lien sexuel nouveau, original ? Différent de ce qu'elle décrit comme procédure de normalisation du sexe, de production d'une identité sexuée ? N'a-t-elle pas affaire, spécifiquement, à la sexualité du maître, comme c'est aussi et différemment le cas de la sexualité S/M ? L'érotique psychotique, qu'elle ne peut en aucune façon laisser de côté, ne pose-elle pas, reprise dans l'exercice analytique, des problèmes érotologiques inédits ?

**II** Le contrepoint de folie de cette ascèse S/M du *katapugon* paraît être la croyance que le *straight*<sup>73</sup> peut baiser en toute virilité. C'est un délire, comme l'atteste – justement, en y objectant – toute l'histoire de la hantise du *katapugon*. On est tenté de dire, exclamativement : «Faut-il y croire, pour à ce point consacrer son rectum à le démentir !». En ce sens, ces dits «homos» s'avèrent, à proprement parler, des hétéros convaincus.

Cette incidence du *straight* sur ce qui n'en est pas est aussi parfaitement sensible dans la déclaration de *coming-out* comme S/M d'une féministe pro-sexe, Califa, au point que Jeffrey Weeks, qui la cite, parle à son propos d'une «iconoclastie érotiquement chargée» :

J'aime le S/M parce que ce n'est pas un truc de dame. C'est une sorte de sexe qui viole toutes les choses qu'on m'a enseignées pour être une charmante petite fille avec des affaires bien propres<sup>74</sup>.

**III** Cette multiplicité des partenaires prend donc appui sur l'inexistence de la jouissance de l'Autre (point **I**). En cela, elle s'avère très lacanienne. Elle implique autre chose (dont témoigna aussi Foucault et qui n'a rien de trivial) : que la rencontre anonyme soit sexuellement privilégiée par rapport à une baise avec quelqu'un dont on connaîtrait, ou plutôt, dont on croirait connaître, le corps.

---

<sup>69</sup> Cf. James Miller, *The Passion of Michel Foucault*, New York, Simon & Schuster, 1993, trad. Hugues Leroy, *La passion Foucault*, Paris, Plon, 1995, p. 315-320.

<sup>70</sup> Cité par J. Miller, *op. cit.*, p. 317.

<sup>71</sup> Cité par J. Miller, *op. cit.*, p. 277.

<sup>72</sup> Précisons : admettre qu'elle n'est pas cet opérateur unique dont les variations seraient susceptibles d'engendrer, selon le cas, névrose, psychose, perversion (lesquelles incluraient l'homosexualité). Ce ternaire clinique fait d'ailleurs eau de partout. On objectera que, par exemple, chez Lacan (Cf séminaire *La relation d'objet et les structures freudiennes*), l'écriture de la métaphore paternelle sert de référence et d'engramme pour la lecture du cas du petit Hans. L'objection comporte sa propre récusation : justement, ce mathème n'a eu, par la suite, ni le développement ni la fécondité qu'on pouvait en attendre à partir du séminaire *La relation d'objet*.

<sup>73</sup> Mot très utile et largement employé pour ne plus avoir à dire «hétérosexuel». *Straight* : droit, rectiligne, tendu (ainsi, en les qualifiant de «*straights*», ceux qui ne le sont pas leur offrent-ils, généreusement, du phallus), honnête, loyal, net, simple, bourgeois, hétérosexuel, qui n'a pas de pratiques sexuelles non conventionnelles.

<sup>74</sup> Jeffrey Weeks, *Sexuality and its discontents : Meaning, Myths and Modern Sexualities*, London, Boston and Henley, Routledge & Kegan Paul, 1985, ch. 8, Les limites de la sexualité, Le défi du lesbianisme.

Un tel anonymat a pris une certaine ampleur avec les messageries sexuelles, avec le *phone sex*<sup>75</sup>, avec une sexualité de petites annonces, avec une sexualité dont Marguerite Duras a salué la survenue avec un texte intitulé *Le navire Night*<sup>76</sup>. Qu'est cette sexualité navire night ? Une sexualité allergique à la pleine lumière (Duras en fit à proprement parler l'expérience en ratant tout d'abord le film qui porte ce nom), une sexualité, écrit-elle, de l'«orgasme noir» (p.31), une sexualité où l'identité de chacun est notoirement fictive («Elle, elle ne sait rien. Invente» – p. 33), une sexualité territorialisée (Paris, la nuit, Athènes à l'heure du silence nocturne de la sieste – p. 36) et qui permet ainsi la dérive, puisque ce territoire du navire night est un gouffre (p. 37, p. 77), une sexualité d'enfants de pères infirmes quant au désir, en retard sur leur descendance, une sexualité où les explications – les scènes primitives – sont définitivement perdues, où l'on ne fait pas l'effort de découvrir le nom du père (p. 67-70), une sexualité où il y a de l'argent («Elle le paye de lui donner tant de désir» – p. 57-58), une sexualité sous surveillance, surveillance du partenaire, surveillance de ceux, famille, amis, police, qui veulent arrêter ça, une sexualité où l'existence de la femme pour l'homme est une question sans objet (p. 81), une sexualité à laquelle le mariage met fin. Une sexualité, surtout, où l'arrêt du navire night sur la mer est la mort du désir. Le gouffre est traversé par mille itinéraires de la dérive, de telle façon que, ces mille itinéraires faisant défaut, plus un seul n'est possible ; le gouffre est une chaîne borroméenne. De là l'invitation au voyage, inscrite dans chacun d'eux, comme si un plus grand nombre d'itinéraires, d'anneaux, devait mieux assurer l'existence de l'ensemble enchaîné. Duras (p. 12) :

Essayez. Essayez alors que vous êtes seul dans votre chambre, libre, sans aucun contrôle de l'extérieur, d'appeler ou de répondre au-dessus du gouffre. De vous mélanger au vertige, à l'immense marée des appels. Ce premier mot, ce premier cri on ne sait pas le crier. Autant appeler Dieu. C'est impossible. Et cela se fait.

Dieu est, en effet, dans le coup, et ce ne fut pas une mince avancée de Lacan lorsque, juste après avoir publié son «Kant avec Sade», il rectifiait le tir en impliquant Dieu dans le sadisme et le masochisme aussi bien (cf. séminaire *L'angoisse*). Dans *Histoire d'O.*, on remarque aussi que l'accueil auquel la femme esclavagisée est livrée de queues anonymes et multiples va avec un rapport à un maître qui, lui, ne la baise pas.

L'anonymat dans la rencontre sexuelle va aussi avec une autre sorte de privilège, celui qu'on accorde à la première fois (la virginité, c'est quand la première fois est une seule fois). Mais la baise peut-elle avoir lieu hors une dimension de «c'est la première fois» ? Autrement dit : ne s'agit-il pas chaque fois de cet anonymat avec le sexe, seules variant les voies d'y parvenir ? A la question, posée par le créateur du *Gai Pied* Jean Le Bitoux (Foucault avait inventé ce titre en 1979), de savoir pourquoi l'anonymat des saunas de San Francisco lui paraît important, Foucault répond que la «multiplicité» des rencontres anonymes permet «une affirmation de la non-identité», dans laquelle

apparaît un phénomène de déssexualisation, une sorte de plongée sous-marine suffisamment complète pour que l'on en ressorte sans rien de cet appétit, sans rien de ce lancinement qu'on garde parfois, même après des rapports sexuels satisfaisants<sup>77</sup>.

---

<sup>75</sup> En dépit d'une bande dessinée célèbre en son temps, ne pas croire que tout ceci est réservé aux frustrés. Un Bill Clinton, dont on ne peut guère imaginer qu'il ait renoncé aux jouissances de son sexe, eut quinze *phone sex* avec Monica Lewinski. Dira-t-on que les conditions de l'anonymat, de l'identité fictive, ne sont pas ici réunies ? C'est à voir ! Baiser avec le président, n'est-ce pas baiser avec un corps anonymisé ? Avec un type (le président est son type d'homme, classe ne comportant, en l'occurrence, qu'une seule unité) ?

<sup>76</sup> Marguerite Duras, *Le navire Night*, Paris, Mercure de France, 1979.

<sup>77</sup> Cité par J. Miller, *op. cit.*, p. 306.

Ce texte est à rapprocher de l'expérience que fit Foucault du LSD. Ayant d'abord dit aux deux amis avec qui elle eut lieu

Le ciel a explosé, et une pluie d'étoiles tombe sur moi. Je sais que ce n'est pas vrai, mais c'est la Vérité

Foucault ajoutera, un moment après :

La seule chose de ma vie qui soit comparable à ce que je ressens maintenant, c'est faire l'amour avec un inconnu [...] le contact avec un corps que l'on ne connaît pas permet de faire une expérience de la vérité semblable à celle que je vis en ce moment.<sup>78</sup>

La référence ici à la vérité, à l'érotique de la vérité est décisive. A Le Bitoux, Foucault dira encore :

Les pratiques physiques de type *fist-fucking* sont des pratiques que l'on peut nommer comme dévirilisées, voire déséxuées. Ce sont en fait d'extraordinaires falsifications de plaisir [...].<sup>79</sup>

La falsification du sexe, du plaisir, «est la Vérité», la vérité de ce qui n'est «pas vrai».

Foucault n'est pas loin de Lacan lorsqu'il remarquait, en 1970-1971, comme déjà Lacan, que la distinction du vrai et du faux est l'effet d'une falsification première. Et J. Miller ne manque pas d'à propos lorsqu'il lie la falsification du plaisir et celle de la vérité<sup>80</sup>.

Quelle est donc la teneur de ce lien ? Tant que l'on oppose au vrai le faux, croyant ainsi définir le vrai (et non pas *un vrai*), on n'aura pas la réponse. En revanche, ce lien apparaît beaucoup plus discernable si l'on oppose à la vérité non pas le faux mais l'oubli, si l'on oppose à l'*alétheia*, *léthé*. Alors oui, une voie s'ouvre qui donne son poids à l'anonymat (celui du plaisir falsifié, celui de l'orgasme *straight* aussi bien) comme forme de l'oubli de soi, c'est-à-dire de ce souci de soi qui est aussi celui de pouvoir s'oublier.

### L'essentielle misère sexuelle

I — Foucault disait que «[...] nous vivons tous plus ou moins dans un état de misère sexuelle<sup>81</sup>». Ce dire est difficile à situer. Sans doute ne vaut-il pas seulement constat d'historien ou/et d'une expérience personnelle. Foucault parle de cette misère comme d'un effet, non nécessairement recherché, «de procédures beaucoup plus complexes et beaucoup plus positives». Comment expliquer cependant qu'il n'en soit pas question, comme il le dit lui-même, dans *La volonté de savoir* ? Peut-être faut-il aller jusqu'à parler d'un postulat, quelque chose à situer au niveau des principes freudiens, quelque chose comme un principe du plaisir, mais justement, sans son au-delà.

Quoi qu'il en soit, à partir de là, le problème est de trouver le(s) biais pour une intensification du sexe. Foucault y revient de nombreuses fois. Par exemple :

— dans le partage Occident / Orient, l'on cherche ici la vérité du désir, là l'intensification du plaisir,

---

<sup>78</sup> J. Miller, *op. cit.*, p. 288-289.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 310.

<sup>80</sup> *Ibid.*

<sup>81</sup> M. Foucault, *DE*, t. III, p. 258. Misère jusque chez l'empereur romain : Tibère ranime ses désirs défaillants avec des tableaux de Pharrasios (cf. Quignard, *Le sexe et l'effroi*, *op. cit.*, p. 15).

— dans son commentaire de *My secret life* : l'auteur, remarque-t-il, utilise le fait d'écrire un journal comme moyen pour de nouvelles expériences sexuelles<sup>82</sup> (l'Occident invente donc de nouveaux plaisirs),

— dans sa lecture de *L'anti-Œdipe* : Foucault dit qu'il s'agit, avec cet «art érotique», de faire croître action, pensée, désirs, par prolifération, juxtaposition,

— cas typique d'intensification du sexe selon Foucault, la campagne antimasturbation<sup>83</sup> du XIX<sup>e</sup> siècle.

C'est aussi comme une telle intensification que Foucault situe le dispositif de l'aveu, l'appel à la vérité du sexe comme vérité de soi : chacun est poussé à chercher soi dans le sexe et cette activité – sexuelle – contribue à intensifier le sexe. Simplement, cette intensification, celle du «sexe roi»<sup>84</sup> n'est pas celle que choisissait Foucault<sup>85</sup>.

**II** — Leo Bersani, le meilleur ami de Foucault en Californie au dire de J. Miller<sup>86</sup>, entame son article «*Is the rectum a grave ?*»<sup>87</sup> par une déclaration qui ne manque ni d'humour ni de justesse :

*There is a big secret about sex : most people don't like it.*

Cette déclaration vient de quelqu'un de parfaitement averti, ainsi que l'était Foucault, de ce que, dans les communautés «homos», *gay*, *queer*, *leather*, *faery* (ou *fairy*)<sup>88</sup>, au dire même des pratiquants, c'est le contraire. Le sexe – au sens de la baise – y est facile, immédiat, fréquent, presque sans problème<sup>89</sup>. Renaud Camus a écrit, les nommant «tricks», quarante-cinq récits de telles rencontres sans amour mais avec foutre (au sens de Sade)<sup>90</sup>. Et Roland Barthes, après avoir noté leur caractère simple (un trait essentiel à la séance analytique lacanienne, sorte de trick inversé, sans foutre et sans mise hors-jeu de l'amour), conclut sa préface à l'ouvrage de R. Camus en définissant le trick comme «une rencontre qui n'a lieu qu'une fois : mieux qu'une drague, moins qu'un amour [...]». Le trick, écrit R. Camus

[...] s'il n'est pas consubstantiel à l'homosexualité, semble bien lui être, en revanche, dans une large mesure, spécifique, et s'y pratiquer, aujourd'hui encore, infiniment plus souvent que dans l'hétérosexualité ; [...]<sup>91</sup>

Le 3 février 1972, à la chapelle Sainte-Anne, Lacan faisait le même constat :

---

<sup>82</sup> M. Foucault, *op. cit.*, p. 102 & 131.

<sup>83</sup> Cf. M. Foucault, «Non au sexe roi», *DE* t. III, p. 258-259, ainsi que Jean Stengers & Anne Van Neek, *Histoire de la grande peur, la masturbation*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1998.

<sup>84</sup> Cf. M. Foucault, *Ibid.*, p. 259, où Foucault parle d'un «piège redoutable».

<sup>85</sup> Au moins à première vue, car J. Miller (serait-ce le motif véritable des reproches qui lui furent adressés ?) finit par contester que Foucault ait échappé à ce dispositif de vérité.

<sup>86</sup> J. Miller, *op. cit.*, p. 296.

<sup>87</sup> L. Bersani, «*Is the rectum a grave ?*», *op. cit.*

<sup>88</sup> Ne privons pas notre lecteur du bonheur de découvrir, s'il l'ignore, le sens de ces mots, celui qu'ils avaient, celui qu'ils ont pris ces dernières années.

<sup>89</sup> Ce qui est parfaitement bien rendu dans le film *Jeanne et le garçon formidable*, avec une efficacité d'autant plus grande sur le *straight* qu'on a choisi d'incarner pour lui la figure de l'homosexuel par une belle fille. Cf. également M. Foucault, *DE*, t. IV, p. 331.

<sup>90</sup> Renaud Camus, *Tricks*, Préface de Roland Barthes, Paris, P.O.L., 1988.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 24.

L'intérêt de ce que je pointe, ce n'est pas de dire que depuis toujours les choses sont de même que le point où nous en sommes venus. Il y a eu et il y a peut-être encore des endroits où il faut montrer patte blanche, où ce qui se passe entre homme et femme est conjonction harmonieuse, comme entre terre et ciel ; mais c'est curieux, on n'en entend parler que du dehors.

Par contre, par rapport à cette façon que j'ai de définir, c'est plutôt avec  $\Phi(x)$  que chacun a rapport, plutôt qu'avec l'autre. C'est plutôt confirmé par le terme *ecce homo*. Il est tout à fait sûr que les homos, ça bande mieux, plus souvent et plus ferme. Un fait curieux, mais c'est un fait. Ne vous trompez pas quand même. Il y a homo et homo. Je ne parle pas de Gide...

Serait-on, dans un tel exercice du désir, plus aimant le sexe ? Ça n'est pas si simple.

En effet, Foucault notait encore que le problème sexuel, dans ce contexte, se déplace sur... après<sup>92</sup>. Il y aurait donc, en dépit de cette facilité homo de la baise, une confirmation et non une contestation, côté homos, de ce «*don't like it*».

La raison de ce «*don't like sex*» ? De cette misère sexuelle ? Conjecture : le *katapugon* ne serait qu'un cas particulier, celui du maître occidental antique de ce que «pas tout» du corps ne doit passer au sexe. Notamment pas sa vie. Etreint-on jamais, d'ailleurs, tout un corps ? Les héroïnes de Sade, remarquait Lacan, restent en parfaitement bonne santé. Car, si une vie y passe, ce qui n'est pas exclu n'en déplaît à Kant (que discutait Lacan), au moins sera-ce avec cette conséquence de faire disparaître le sexe en même temps que la vie.

Ce «pas tout le corps» expliquerait aussi la nécessaire brièveté de l'orgasme, qui s'évanouit à l'instant où tout viendrait à être emporté. Cette brièveté est déjà une misère.

La misère sexuelle fut recherchée, fut portée au rang d'un idéal par certaines écoles philosophiques (notamment le stoïcisme), puis par le christianisme, avec la célèbre métaphore de la sexualité de l'éléphant<sup>93</sup>. L'éléphant ne baise que cinq jours tous les deux ans, et seulement en vue de la procréation. Faites de même, enseignait la pastorale chrétienne. Et en effet, si baiser est strictement au service de la procréation, Dieu, qui tient à son troupeau, à ce que son troupeau lui rende un culte, en bon névrosé qu'il est (selon Will Self, qui va même jusqu'à le mettre en analyse<sup>94</sup>), Dieu sera présent jusque dans l'acte de cette baise et le grand commandement du *Deutéronome* VIII de ne pas l'oublier sera respecté. Ce problème pastoral est éminemment sérieux car, si le sexe est lui-même oublié de soi, perte de soi, dissolution de soi emportant dans sa tornade toute possibilité de ressouvenir, l'opposition est radicale : le sexe oublie Dieu en jetant dans l'oubli de soi celui-là même qui était censé ne pas oublier Dieu.

Hypothèse : en s'inscrivant dans le droit-fil de l'obséquiosité romaine (en adoptant l'obséquiosité, le maître se fit mettre), le christianisme scellerait un changement à l'endroit de ce «pas tout» auquel le maître antique tenait tant. La mainmise du christianisme sur le monde gréco-romain modifie la portée du rejet du *katapugon*. Dans ce renouvellement de l'interdit de la sodomie, il ne s'agirait plus, d'un *no man's land* érotique maintenu hors l'inévitable

---

<sup>92</sup> Cf. la note : le meilleur moment de l'amour.

<sup>93</sup> M. Foucault note qu'on trouve ce modèle non seulement chez François de Sales mais déjà chez Pline (*DE*, t. IV, p. 549).

<sup>94</sup> Will Self, *Mon idée du plaisir (My Idea of Fun)*, Conte moral, traduit de l'anglais par Francis Kerline (qui réalise là une véritable prouesse), éd. de l'olivier, 1997, p. 202. On ne résiste pas au bonheur de citer quelques lignes : «[...] la figure christique du père absent devient ce qu'il était, ce que nous savions tous qu'il était : un névrosé errant, incapable d'assurer l'entretien de sa propre création. Il est probablement en train de dilapider ses fonds dans quelque psychanalyse théologique, allongé sur un divan, là-haut, dans le firmament. "Pourquoi ? gémit-il devant son psychiatre. Pourquoi ai-je fait cela ?" Mais il n'assume rien, oh non, il protège le refoulé, il nie l'existence même du monde. Tout au plus en reconnaît-il une petite partie, de temps en temps, dans ses rares moments de lucidité et de conscientisation. Le Liechtenstein par exemple».

destitution de la maîtrise dans le sexe, mais d'un signe qu'il ne peut y avoir d'autre soumission radicale qu'à Dieu. Une enquête historienne pourrait vérifier cette conjecture. Peter Brown apporte un élément au dossier lorsqu'il nous présente la notion religieuse de «cœur parfait» comme véritable réponse au «que ta volonté soit faite et non la mienne !»<sup>95</sup>. Ce cœur parfait doit être simple, donc fait tout d'une pièce, totalement transparent devant la volonté de Dieu. Que l'entier comme tel soit réservé à Dieu implique un changement de valeur du *katapugon* : il est exclu de se soumettre entièrement à un autre qu'à ce Dieu. Selon le conseil de saint Antoine, dans la lutte contre le Malin, chacun doit réduire son corps en servitude.

### Penser effectivement le non rapport sexuel

Suivre le fil de la thèse du non rapport sexuel est une discipline redoutable, une ascèse du savoir. La règle de cette ascèse serait ceci : exclusion, comme ne convenant pas, tout ce qui établirait un rapport entre homme et femme.

C'était déjà ce que faisait Lacan, six ans avant de dire le 4 juin 1969 «Il n'y a pas de rapport sexuel», à propos du phallus :

[...] le champ couvert par l'homme et par la femme [Lacan a dessiné deux cercles eulériens se croisant] dans ce qu'on pourrait appeler, au sens biblique, leur connaissance l'un de l'autre, ne se recoupe qu'en ceci que la zone où ils pourraient effectivement se recouvrir, où leur désir les porte pour atteindre <...> [il manque un mot ; serait-ce : le phallus ? auquel cas ce manque serait à sa place !] se qualifie par le manque de ce qui serait leur médium, le phallus, c'est ce qui, pour chacun, quand il est atteint, justement l'aliène à l'autre<sup>96</sup>.

On ne pouvait mieux écrire que le sexe n'est pas appréhendable à partir du seul phallus. On ne pouvait mieux donner par avance ses limites à l'écriture d'une «fonction phallique». Ainsi cette écriture voit-elle sa portée limitée, par exemple dans *...ou pire* avec des remarques du type :

[...] il existe non pas  $\Phi(x)$ , mais le dire que ce  $\Phi(x)$  n'est pas la vérité : que c'est de là que surgit l'un qui fait que ce  $\exists x \Phi$  doit être mis [...] du côté de ce qui fonde l'homme comme tel. Est-ce à dire que ce fondement le spécifie sexuellement ? C'est très précisément ce qui sera dans la suite à mettre en cause<sup>97</sup>.

C'était dire, encore autrement, que le seul phallus ne saurait subsumer le sexe. Comment donc tenir la thèse, l'ascèse du non rapport sexuel, si l'étude de la fonction phallique n'y suffit pas ?

— Au plan imaginaire, une telle ascèse n'aurait rien de spécifiquement lacanien ou/et foucauldien. C'est ainsi qu'elle fut pratiquée par les homos punk critiquant l'homosexualité S/M. A son propos, Foucault soulignait la fluidité des relations, les changements de rôles, le fait que dans les rapports de domination/soumission les choses ne sont pas jouées d'avance. Selon lui, l'enjeu de cette fluidité est une certaine perte d'identité ; son but étant, par-delà cette perte d'identité, une intensification de la jouissance. Il n'en reste pas moins que changer de rôle n'est pas changer les rôles, que leur disparité (par exemple, entre bourreau et victime) subsiste. De là la critique des homos punk qui ne se reconnaissaient pas dans les silhouettes friquées du quartier Castro d'homos émoustillés par un beau cul gainé de cuir. En acte, cette nouvelle génération d'homos signifiait à leurs prédécesseurs qu'en se faisant plus machos que

<sup>95</sup> Peter Brown, *The Body and Society, Men, Woman and Sexual Renonciation in Early Christianity*, trad. : *Le renoncement à la chair, Virginité, célibat et continence dans le christianisme primitif*, trad. de l'angl. par Pierre-Emmanuel Dauzat et Christine Jacob, Paris, Gallimard, 1995, p. 58 sq..

<sup>96</sup> J. Lacan, *L'angoisse*, séance du 5 juin 1963 (sténotypie p. 2 – cf, également, p. 4, 7).

<sup>97</sup> J. Lacan, *...ou pire*, séminaire inédit, séance du 17 mai 1973.

les machos, ils maintenaient les identités sexuées. Les corps *queers* ne fréquentent donc plus, tels les pratiquants du S/M, les salles de gymnastique de leurs mamans ; les *queers* lancent la mode de l'anti-élégance. Leur couleur est le noir, non plus le rose. Ils s'habillent de fripes d'occasion, se vouent à la subversion<sup>98</sup>. L'éthique punk était : «*Do it yourself*», le contraire donc, de la consommation.

— Au plan symbolique, une telle ascèse exige que soit écartée toute phrase qui comporte les deux signifiants «homme» et «femme», car à seulement les dire, on établit un rapport inter-signifiant (un lien linguistique) entre les deux. C'est donc exclure aussi la phrase qui vient d'être dite ! Cette aporie démontre qu'à partir de cette thèse, ça coince. C'est justement en ceci qu'elle est intéressante, heuristique, à condition de la suivre rigoureusement.

De même, est à exclure la distinction homo/hétéro. Pour mieux l'exclure, la solution est de mettre quelque chose à sa place. Ce qui a déjà été fait avec le manifeste de la *queer* nation : *I hate straight*.

Mais sans doute cette haine ne garantit-elle pas que l'exclusion soit sinon radicale tout au moins suffisante pour que la problématisation du rapport sexuel soit rendue possible. Il reste que, pour cela, une condition au moins est nécessaire, à savoir délaissier ce que Monique Wittig appelle l'esprit hétéro, *the straight mind*, une conception hiérarchique de la différence<sup>99</sup>.

— Au plan épistémologique, cette thèse implique un rejet de l'essentialisme, position doctrinale qui pose a priori l'existence d'une nature masculine et d'une nature féminine, la même en tous temps et en tous lieux. On a reproché à Foucault ce rejet. Il était «constructiviste». Nous aussi. Une universitaire féministe américaine, qui critique Foucault de ce point de vue, pose cependant la question :

Si nous acceptons qu'il n'y ait pas de chose telle que mâle et femelle, comment expliquer les crimes régulièrement commis par les hommes contre les femmes ? Mais si nous acceptons que mâle et femelle soient des catégories irréductibles, alors comment le changement social est-il possible ? Ou si nous parlons de «femmes», qui est ce «nous» et quelles femmes <sup>100</sup> ?

On voit ici que Foucault, sans le savoir vraiment, s'est fait auprès de cette dame, le porteur de la thèse du non rapport sexuel (du «pas tout» de la femme).

Si maintenant, par-delà ce triple refus, on tente d'aborder positivement l'inexistence du rapport sexuel, une voie paraît fréquentable : dire, pour le déconstruire, ce qui, effectivement, ce qui historiquement vectorise le sexe. En l'occurrence, nous disons qu'il y eut une réponse, évidemment partielle : le *katapugon*.

## Le meilleur moment de l'amour

Il s'agit d'un test clinique particulièrement significatif.

---

<sup>98</sup> Cf. F. Browning, *op. cit.*, p. 79-83 & 198 (où il est question des *drag queens*, autre manière de subvertir le machisme qu'il soit homo ou hétéro).

<sup>99</sup> Pour une discussion de la position de Monique Wittig et de ses paradoxes (et pour mille choses encore qui côtoient le présent article), cf. Leo Bersani, *Homos, repenser l'identité*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Christian Marouby, Paris, éd. Odile Jacob, 1998, p. 58 et sq.

<sup>100</sup> Amy Richlin, *The garden of Priapus, Sexuality and Aggression in Roman Humor*, Oxford University Press, 1992, introduction.

**I Casanova** Il semble que Casanova le premier ait formulé le problème en répondant : — «C'est quand on monte l'escalier». Il disait ainsi sans doute plus qu'il ne voulait dire, indiquant que, pour lui, ce qui suivra est presque une besogne (ne dit-on pas qu'on «besogne» une femme ?). C'est que la victoire paraît acquise dès l'escalier, ce lieu délicieux où l'on sait déjà que c'est gagné alors que presque rien encore de cette victoire n'est obtenu. Du moins, croit-on que «c'est gagné» et Casanova l'affirme. C'est sa folie de le croire, de tenir pour sans intérêt, pour négligeable la suite des opérations.

Cette montée de l'escalier, dirait Freud, est une métaphore. En ce sens Casanova (cf. ci-dessous) ne sort pas du christianisme.

**II Les Grecs** *Perainein, perainesthai*, «pénétrer» ou «être pénétré» sont les deux termes privilégiés, dans Artémidore, pour dire le rapport sexuel<sup>101</sup>. Selon Winkler et la quasi totalité des spécialistes que l'on peut consulter, les Grecs insistent sur la dominance et la soumission, leur sexualité est focalisée sur la pénétration.

Il est donc des plus curieux qu'ils aient inventé quelque chose qu'on ne trouve pratiquement pas ailleurs, le rapport intercrural, qui est justement une pénétration qui n'en est pas véritablement une.

**III Le pécheur** Pour le chrétien mais pris en tant que pécheur, ce qui est bien le moins s'agissant de sexe, le meilleur moment de l'amour est l'érection. Saint Augustin partageait l'avis de Freud selon lequel la volupté de l'orgasme est la plus grande de toutes. Il décrit l'orgasme comme une perte de contrôle :

Le désir ne se contente pas de s'emparer du corps tout entier, extérieurement et intérieurement, il secoue l'homme tout entier, unissant et mêlant les passions de l'âme et les appétits charnels pour amener cette volupté la plus grande de toutes parmi celles du corps ; de sorte que, au moment où elle arrive à son comble, toute l'acuité et ce qu'on pourrait appeler la vigilance de la pensée sont presque anéanties<sup>102</sup>.

Cependant cette vision «épileptique» (*dixit* Foucault) n'était pas, selon Augustin, celle d'avant la chute. Alors, y compris dans le sexe, le corps obéissait à l'âme, était comme les doigts. Mais, Adam, s'étant révolté contre Dieu, fut puni par la perte de cette maîtrise. Depuis, en n'en faisant qu'à sa tête, le phallus se révolte, se dresse contre l'homme de même que l'homme s'est dressé contre Dieu. Obstinement revanchard, Dieu punit l'homme en faisant s'agiter intempestivement son phallus, en lui signifiant ainsi qu'il n'en est pas le maître, comme, de même, en péchant, en lui désobéissant, l'homme a signifié à Dieu qu'il n'était pas son Maître. Mais, vue depuis l'homme, cette érection, c'est mai 1968 ! Cette problématique augustinienne est donc réglée sur le discours du maître : il n'y a qu'un seul maître et les hommes sont, au mieux, ses serviteurs, ses esclaves.

L'écriture de la métaphore paternelle chez Lacan apparaît fort joliment incarnée par Dieu faisant s'agiter les phallus humains ; ainsi doit-elle, elle aussi, être située par rapport au discours du maître, voire du Maître. Certains indices discrets mais inéliminables le donnent à penser : le Nom-du-Père intervient comme «signifiant-maître» «sur» le «désir de la mère», le

---

<sup>101</sup> J. Winkler, *The Constraints...*, *op. cit.*, p. 11 : «*Out of all meanings and facets of sexual behavior that might be singled out for a special attention, Greeks insistently focused on dominance and submission*», ainsi que le sous-chapitre *The Social Meaning of Erotic Dreams*, p. 33 sq. Cf. également M. Foucault, *DE*, t. IV, p. 482 : «Beaucoup plus que le corps lui-même, avec ses différentes parties, beaucoup plus que le plaisir avec ses qualités et intensités, l'acte de pénétration apparaît [chez Artémidore] comme qualificateur des actes sexuels».

<sup>102</sup> Saint Augustin, *La cité de Dieu*, in *Œuvres de Saint Augustin*, Paris, Desclée de Brouwer, 1959, livre XIV, ch. XVI, p. 425 – Cité par M. Foucault, «Sexualité et solitude», *DE*, t. IV, p. 175 (Foucault remarque que cette description remonte à Cicéron).

dominant. Cette écriture n'a donc pas la portée générale que Lacan sembla lui prêter durant quelques années.

**IV Foucault** Selon lui, «le meilleur moment de l'amour est celui où l'amant s'éloigne dans le taxi».

C'est lorsque l'acte est consommé et le garçon reparti que l'on commence à rêver à la chaleur de son corps, à la qualité de son sourire, au ton de sa voix. C'est le souvenir plutôt que l'anticipation de l'acte qui importe avant tout dans les relations homosexuelles.<sup>103</sup>

Il s'agit donc d'un amour réminiscence et non pas répétition (selon la précieuse distinction de Kierkegaard<sup>104</sup>). Mais cette remarque rate peut-être le coche, à savoir que ce ressouvenir doit être interprété en tenant compte de la facilité de l'accès au sexe, sur laquelle Foucault insiste aussi. Cette facilité est au service de l'accentuation de la première fois, si décisive chez Foucault. Quel rapport donc entre cette valorisation de la première fois et l'amour ressouvenir ? Sans doute l'anonymat de l'objet, qui est autre chose que la substitution freudienne. Si «*Ein ist kein*», la baise a affaire à un «pas de trace» que viendrait souligner le ressouvenir en tentant, en vain, de le combler.

**V Lacan** Selon le séminaire *L'angoisse*, le meilleur moment de «l'amour» est celui dont on est floué : celui qui serait là si, à l'instant même de sa réalisation, il ne s'évanouissait (avec la mise hors jeu du phallus)<sup>105</sup>. Qui plus est, cette évanescence est comme ponctuée d'un avant et d'un après. Avant, juste avant, il y a franchissement d'un point d'angoisse<sup>106</sup> ; après, ou plutôt après après, il y a la reconnaissance qu'à l'endroit de la mort, en ayant obtenu seulement «la petite mort», une fois encore, l'on s'en tire à bon compte<sup>107</sup>. Lacan illustre cette économie par un geste repris de T. S. Eliot, celui de la jolie femme qui, après s'être «abaissée à la folie», c'est-à-dire après avoir baisé, arpente la chambre en se lissant les cheveux. C'est dit Lacan «qu'elle est, sur les intentions de son partenaire, désormais tranquille»<sup>108</sup>.

Moi, Tirésias, vieil homme aux mamelles ridées  
Ai perçu la scène, et prédit le reste —  
Moi aussi j'attendais le visiteur prévu.  
Lui, le jeune homme boutonéux, arrive,  
Petit gratte-papier d'agence immobilière, l'œil fier,  
Un de ces types vulgaires à qui l'aplomb va  
Comme un chapeau de soie sur un millionnaire de Bradford.  
Comme il s'en doute, le temps lui est maintenant propice,

---

<sup>103</sup> M. Foucault, *DE* t. IV, p. 330.

<sup>104</sup> Søren Kierkegaard, *La répétition*, trad. Paul-Henri Tisseau & Else-Marie Jacquet-Tisseau, in *Œuvres complètes*, Paris, éd. de l'Orante, t. 5, 1972.

<sup>105</sup> J. Lacan, *L'angoisse*, séance du 29 mai 1963 (sténotypie, p. 8) : «[...] le phallus fonctionne partout sauf là où on l'attend, nommément au stade phallique [...]». Ou encore : «[...] l'organe n'est jamais susceptible de tenir très loin sur la voie de l'appel à la jouissance. Par rapport à cette fin de la jouissance et <à> l'atteinte de cet appel de l'autre dans son terme qui serait tragique, l'organe ambocepteur peut être dit céder toujours prématurément» (séance du 29 mai 1963, sténotypie, p. 19). De même, p. 23 : «C'est parce que le phallus ne réalise pas, si ce n'est dans son évanescence, la rencontre des désirs, qu'il devient le lieu commun de l'angoisse».

<sup>106</sup> L'angoisse se fait sensible lorsque «la subjectivité [...] est focalisée sur la chute du phallus» (J. Lacan, *L'angoisse*, séance du 6 mars 1963, p. 26 de la sténotypie). Concluant cette même séance, Lacan exemplifie ce rapport de l'angoisse à l'orgasme avec l'éjaculation du candidat au moment du ramassage des copies d'examen. Un peu plus tard viendra cette définition : «L'orgasme, de toutes les angoisses, est la seule qui, réellement, s'achève» (séance du 15 mai 1963). ; cf également séance du 29 mai 1963.

<sup>107</sup> J. Lacan, *L'angoisse*, séance du 29 mai 1963 (sténotypie, p. 17 sq.)

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 21-22. Cf. Thomas Stearns Eliot, *La terre dévastée, 1921-1922*, trad. de Guy Le Gaufey, III, Le sermon de feu.

Le repas est fini, elle est fatiguée et s'ennuie,  
Il entreprend de l'attiser par des caresses  
Jamais bien réprimandées, quoique non désirées.  
Enflammé et résolu, il monte aussitôt à l'attaque ;  
Ses mains baladeuses ne rencontrent aucune défense ;  
Sa vanité n'exige pas de réponse,  
Et fait de l'indifférence une bienvenue.  
(Et moi, Tirésias, j'ai souffert à l'avance tout  
Ce qui s'est joué sur ce même divan, ou lit ;  
Moi qui fus assis au pied du mur de Thèbes  
Et ai marché au-milieu des morts les plus vils.)  
Il accorde pour finir un baiser condescendant  
Et marche à tâtons vers l'escalier resté dans l'ombre...

Elle se retourne et jette un œil dans le miroir,  
A peine consciente de son amant parti ;  
Son cerveau autorise le passage d'une pensée à demi-formée :  
«Bon, ben c'est fait : et j'suis contente qu'ce soit fini.»  
Quand belle femme à folie s'abandonne et  
Va et vient à nouveau dans sa chambre, seule,  
Elle se lisse machinalement les cheveux,  
Et met un disque sur la platine.

Par référence à ce tourner court de l'amour, on ne s'étonne pas de voir Lacan, par la suite, dire son goût pour les préliminaires. Serait-ce là, selon lui, le meilleur moment de l'amour ? Ou bien plutôt ce meilleur moment serait-il à situer dans ce pire que, justement la baise évite : cette satisfaction érotique, qui consisterait à découper l'autre en morceaux ? Tout se passe chez Lacan comme si la réponse était : «Quel que soit l'endroit où ce meilleur moment tente de se localiser, on sera de toute façon floué».

A noter : prises ensemble, ces cinq réponses (Casanova, les Grecs, le pécheur, Foucault, Lacan) tournent autour du pot. Aucune, en quelque sorte, ne dit le vrai du vrai du meilleur moment, aucune n'atteint le cœur du sexe.

### Lacan, psychanalyste «homosexuel»

Trouve-t-on quelque chose de plus proche de la position du psychanalyste Lacan que celle de Ggreg Taylor ? Qu'on en juge plutôt.

Le personnage de Ggreg, avant de tenir fermement à avoir trois «g» dans son nom (son ternaire à lui), dès son adolescence, s'est construit lui-même comme un produit (ses chaussures à miroirs et ses lunettes en strass étaient aussi célèbres qu'à l'époque les cigares tordus de Lacan). A ce propos, il déclarait :

Je suis un produit, je dis à tout le monde que je suis un produit. J'en reviens pas que les gens ignorent que c'est aussi leur cas<sup>109</sup>.

N'est-ce pas une phrase qu'on pourrait parfaitement mettre dans la bouche de Lacan ?

Comme Lacan, Ggreg Taylor s'interroge : — «Quelle est la différence entre subversion et autopromotion ?». Réponse, elle aussi commune : — «Aucune». L'autopromotion, modalité du souci de soi, peut devenir, par les temps qui courent depuis le dandy Baudelaire, une subversion.

---

<sup>109</sup> Cité par F. Browning, *op. cit.*, p. 68. Les autres traits ici mentionnés sont repris de ce même ouvrage.

Suite logique : l'un et l'autre s'auto-définissent comme «agitateur du futur». Ce qui n'est rien d'autre que d'annoncer que cette extase (Heidegger) qui a nom «futur» n'existe pas<sup>110</sup>.

Lacan et Ggreg partagent le même souci du style. Le produit Ggreg se nommait aussi : «Je-donne-du-style-au-monde».

Autre trait commun, ce produit est «perpétuellement sur le point de devenir lui-même une nouvelle attraction de Disneyland» (Browning), donc de perdre sa portée subversive. Il en résulte qu'on se met, comme Alice, à souhaiter parler avec lui.

Alice : — Vous ne viendriez pas du pays des merveilles, vous ?

Ggreg : — Nooon, je suis de San Francisco. Ça ne se voit pas ?

— Alors il faut absolument qu'on se revoie pour en parler, répond Alice en s'éloignant, accompagnée de Cendrillon et de la souris.

Le choix de parler avec un analyste est sexuel en ce sens que ce parler, aussi intime soit-il, a son lieu d'emblée et définitivement marqué par la mise à l'écart du lit. La situation ainsi créée évoque notamment cette autre : l'amitié d'une femme et d'un homosexuel avec lequel, au moins sur cette affaire de lit, dit-elle, elle est tranquille. Il est abusif de déclarer que la situation analytique typique avec femme allongée sur le divan et homme assis dans le fauteuil est hétérosexuelle. Bien plutôt serait-elle... au-mot-sexuelle.

P. S. On a voulu prendre de façon amusante la question posée dans cette note. Ce n'est pas qu'elle manque de sérieux. Ainsi peut-on se demander si le choix de Lacan de traiter du transfert à partir du *Banquet* de Platon n'inscrit pas ce séminaire, avant même qu'un tel champ ait existé, dans le champ des études gays. Le modèle donné par le *Banquet* est celui du lien éraсте éromène. Et l'interprétation de Lacan, renvoyant le désir d'Alcibiade non pas Socrate mais à Agathon, se joue entre trois hommes. Alors ?

P. S. du P. S. Reste l'intervention de Diotime ! Mais une femme que fait parler un homme (en l'occurrence Platon) est-elle une femme ? La discussion de Lacan à ce propos ne lève pas toutes les ambiguïtés. De là l'importance de la question posée par Halperin : «Pourquoi Diotime est-elle une femme ?», «Pourquoi Platon choisit-il une femme pour initier Socrate aux mystères du désir homosexuel masculin ?»<sup>111</sup>. Réponse : cette femme est une trope. Et Halperin de conclure que sa question n'aura jamais de réponse.

### Le retour de l'odeur<sup>112</sup>

Il est de bon ton de proclamer, biologie aidant, que l'être humain perdit l'odorat, que sa sexualité n'en est plus dépendante, qu'il n'a pas, à la différence de tous les autres mammifères sa période de rut et, à côté d'elle, tout un temps où le sexe le laisse en paix.

Certes, ceci n'est pas faux. Mais, aussi indubitable soit-elle, cette vérité n'en cache-t-elle pas d'autant mieux l'incidence de l'odeur ? Aristote disait l'incidence de «l'odeur de bouc» des gens qui font l'amour et l'on peut aussi convoquer, comme un témoin plus moderne, le numéro que Miss Charlie Brown, la salope du sud, propose au *Backstreet*

---

<sup>110</sup> Cf. Jacques Derrida, *Mal d'archives*, Paris, Galilée, 1995, et la lecture que j'en propose dans «Nécrologie d'une science juive, Pour saluer *Mal d'archives* de Jacques Derrida», *L'Unebêvue* n° 6, printemps 1995, Paris, EPEL, p. 131-147.

<sup>111</sup> D. Halperin, «Pourquoi Diotime est-elle une femme ?», in *Before Sexuality*, *op. cit.*

<sup>112</sup> Pour l'analyse d'un autre retour de l'odeur, cette fois dans l'anthropologie, cf. Claude Lévi-Strauss, «La sexualité féminine et l'origine de la société», *Les temps modernes*, n° 598, mars-avril 1998.

*Cabaret*, à Atlanta, ville qui accueille la plus grande fête homo du monde, la Hotlanta<sup>113</sup>. Charlie est une *drag queen*, une parodie de la salope qui se cache en tout homme, spécialement chez l'homo. A un certain moment de son numéro d'artiste, parcourant les convives rangés autour des tables du parterre, Charlie demande :

— Qu'est-ce que ça sent ?

Et quelques homos, de timidement déclarer :

— Ça sent la moule.

— Ça sent la mouuuuule, hurle Charlie.

Puis, s'arrêtant devant une dame, il lui demande comment elle peut supporter de regarder son mari avec toute cette belle viande homo qu'elle peut admirer.

Pourquoi les homos du *Backstreet Cabaret*, sentent-ils ce que les hétéros sont censés ne plus sentir ? Bersani consacre plusieurs pages de *Théorie et violence* à lire la façon dont Freud fait avec l'odeur dans *Malaise dans la civilisation*. Freud, note-t-il, après avoir reconnu comme supérieure à toute autre l'intensité de la satisfaction sexuelle, fait intervenir une baisse quasi originelle de cette intensité, liée à l'accès à la position verticale, à la perte de l'odeur qui la faisait naître<sup>114</sup>. Le «refoulement organique» de l'odeur équivaut même, chez Freud, à ce que Freud désigne comme un antagonisme de la sexualité vis-à-vis d'elle-même (il ne s'agit plus ici de son antagonisme avec la civilisation) :

[...] c'est l'ensemble de la sexualité, et pas seulement l'érotisme anal, qui menaçait de devenir victime du refoulement organique, si bien que, depuis, la fonction sexuelle s'accompagne d'une répugnance, dont on ne saurait donner d'autre raison, qui l'empêche de trouver une pleine satisfaction et qui la repousse loin du but sexuel, du côté des sublimations et des déplacements de la libido. Je sais que Bleuler [...] a fait une fois allusion à l'existence d'une telle position originelle envers la vie sexuelle, position de mise à l'écart.

La sexualité de l'animal humain, par une sorte d'intervention sur elle-même, non seulement a baissé d'intensité, mais peut aussi passer tout entière à la trappe avec le refoulement organique de l'odeur. Et Bersani d'avancer, non sans malice, que cette note finale du quatrième chapitre du *Malaise...* qu'il commente pourrait bien constituer une «confession érotique» de Freud. Quant à lui, Bersani, il nous avoue s'émouvoir (c'est son mot : «*nothing is more moving*»<sup>115</sup>) de l'imagination anthropologique de Freud jouissant,

[...] sur un mode fantasmatique, des convulsions mythiques et préhistoriques qui saisiraient, dans son être physique, un mâle à quatre pattes emporté par un reniflement passionné.

Si Bersani a raison, il faudra mettre cette figure au cœur de l'analyse de la sexualité freudienne. Or elle est celle, à peine voilée, du *katapugon*. A preuve, le bon mot suivant. Il s'agit d'un chasseur, marchant en forêt, fusil en main. Mais soudain, inattendue, surgit, logée dans les frondaisons, une grande pancarte : ATTENTION DANGER. Aussitôt en alerte, le chasseur arme son fusil, le tend en avant, regarde tout autour de lui, attend un instant. Observe encore. Rien. Courageux, il décide tout de même d'avancer. Au bout d'un certain moment, sa vigilance déjà un peu relâchée, le chasseur aurait presque fini par oublier l'avertissement s'il ne s'était trouvé en présence d'une seconde pancarte, plus petite, à hauteur d'homme, mais comportant la même inscription : ATTENTION DANGER. Même réactions que la première fois, en plus atténuées ; et même suite : rien. Rasséréiné, notre chasseur poursuit sa progression sylvestre lorsque, ayant presque complètement oublié les deux incidents, il se trouve ramené à

---

<sup>113</sup> Ce récit, et une présentation plus globale des *drag queens*, est présenté par F. Browning, *op. cit.*, p. 195-202.

<sup>114</sup> L. Bersani, *Théorie et violence*, *op. cit.*, p. 27 sq., et S. Freud, *Le malaise dans la culture*, *Œuvres complètes*, t. XVIII, Paris, PUF, 1994, note 1 p. 296-297 et p. 292-293, note 2 (qui comporte les phrases ci-dessus citées).

<sup>115</sup> L. Bersani, *The freudian Body*, *op. cit.*, p. 17.

la dure réalité avec une toute petite pancarte, presque à ras de terre. Il s'arrête, se penche et lit : TROP TARD.

Ça n'est pas un hasard si les mêmes qui hurlent «Ça sent la moule» fréquentent pour baiser les parcs, bois et forêts, tels les Pines, à Fire Island<sup>116</sup>. Il suffit, pour se convaincre que non, de voir l'importance qu'un philologue comme Calame accorde aux lieux<sup>117</sup>.

Rappelons enfin que, depuis quelques années, la découverte de l'incidence des phéromones dans le comportement sexuel humain (les êtres qui hument ?) et celle d'un organe voméronasal ont rendu non évident le «fait» que l'homme aurait pris ses distances avec l'odeur.

### L'orgasme rectal existe-t-il ?

Aristote, le maître des maîtres, se posait la question et, contrairement à la plupart des témoignages de ceux qui s'y adonnent, répondait par l'affirmative. «Pourquoi certains [hommes] jouissent-ils quand on leur fait l'amour [...] ?», s'interrogeait-il. D'être «aphrodisiés», traduirions-nous pour prendre au pied de la lettre et rendre à la déesse l'*aphrodisiazomenoi* que souligne Winkler. Ce qui le soucie, note encore Winkler<sup>118</sup>, c'est qu'il y a jouissance. On va donc voir Aristote s'efforcer de rendre possible des relations entre deux concepts qui par convention ne se chevauchent jamais : «hommes» et «jouissance d'être aphrodisié».

Voici son explication<sup>119</sup>, d'autant plus importante que ce texte constitue, ainsi que l'écrit Winkler, «[...] *the most complex and many-sided theory of "natural" sexual desire known to me from ancient sources*»<sup>120</sup>. Le désir peut survenir du fait de deux choses, de l'accumulation d'une excrétion en son emplacement naturel (cette rétention étant non naturelle), ou bien du fait de penser. Or il y a des hommes dont les conduits internes ne sont pas disposés *kata physin* : les conduits conduisant aux testicules sont aveugles. Il existe alors des circuits alternes menant au *hedra* (le siège, les fesses). Certains ont les deux systèmes : «Ceux dont les conduits débouchent exclusivement dans le postérieur désirent être baisés, ceux dont les conduits ont les deux débouchés désirent baiser et être baisés». Chez certains, les excrétions ont tendance à être fort minces et aériennes, mais il y a bel et bien excrétion ; et une «colliquescence dans le postérieur» au cours du rapport anal. La légèreté et la dispersion du fluide est alors comparable à la réponse sexuelle féminine. «Donc, ils sont insatiables, comme les femmes, puisque le fluide est minime, sans force d'éjection et perd rapidement sa chaleur».

---

<sup>116</sup> Description dans F. Browning, *op. cit.*, p. 180-187.

<sup>117</sup> Deux de ses plus importants chapitres s'intitulent même «Prairies et jardins de légende» et «Prairies et jardins de poètes», C. Calame, *op. cit.*, ch VIII & IX.

<sup>118</sup> J. Winkler, in *Before Sexuality*, *op. cit.*, p. 200. La question est ainsi formulée : «*Why is it that some men enjoy being acted upon sexually, whether or not they also enjoy being active ?*». Cf. également C. Calame, *op. cit.* p. 156. Aristote, *Problèmes*, section I-X, texte établi et traduit par Pierre Louis, Paris, Les belles lettres, 1991, section IV, «Des rapports sexuels», p. 80-93. La conception «freudienne» que l'homme est une femme châtrée est parfaitement explicite dans ce texte (cf. 879b).

<sup>119</sup> Sans doute reprise, de très loin en très loin, par quelques auteurs. Ainsi un compilateur italien, Caelius Rhodiginus, au XVI<sup>e</sup> siècle (cité par Pierre Maréchaux, «La dignité des braguettes : les discours sur la sodomie à la Renaissance», in *Les gays savoirs*, sous la direction de Patrick Mauriès, Gallimard & éditions du Centre Pompidou, Paris, 1998, p. 194. Signalons, dans ce même ouvrage, un texte d'Adam Mars-Jones – «L'ignorance a aussi une histoire» – qui repère en Jeremy Bentham «le premier intellectuel opposé à l'homophobie».

<sup>120</sup> J. Winkler, in *Before Sexuality*, *op. cit.*, p. 201.

On le voit, il y a, chez Aristote, solidarité entre l'affirmation de l'orgasme anal et l'affirmation sinon de l'inexistence tout au moins de l'absence d'efficacité de l'orgasme féminin. Ceci confirme donc, en quelque sorte comme un contre-exemple, la distinction à faire du rectum et du vagin. Tout se passe comme si l'exception aristotélicienne (la thèse de l'orgasme anal) confirmait la règle selon laquelle un seul seulement des deux orifices voisins est susceptible d'orgasme.

Si maintenant l'on se tourne vers un témoignage moderne, celui de Renaud Camus, qui, satisfaisant sans le savoir à un jeu de mot de Lacan, est sérieux en faisant série, on devra conclure que ce que voulait expliquer Aristote n'existe pas – tout au moins : plus. Il n'y a pas un seul orgasme rectal dans les quarante-cinq tricks que relate Camus, ceci même lorsque certains d'entre eux ont lieu sous l'effet de poppers. Et surtout, alors même que cet acte reste, de tous ceux qui sont décrits, le moins évident. En effet, l'on ne sait jamais tout à fait si le partenaire rencontré, élu du moment, est de ceux qui acceptent ou refusent soit de pénétrer le rectum, soit de se faire pénétrer le rectum. Il y a là une sorte de mini suspense, absent à l'endroit des autres gestes, qui est donc comme le signe d'un acte encore marqué d'un certain enjeu.

Sans doute, chez Camus, cet acte s'inscrit-il dans une question d'ensemble qui est l'un des enseignements non négligeables de son livre. Ce qui lui déplaît plus que tout, ce qui presque le hante, ce qu'il fuit dès qu'il le rencontre, est un partenaire qu'on pourrait dire, oubliant le sens esquirolien du mot, monomane, qui n'a en tête qu'un seul acte, ceci indépendamment de la nature même de cet acte. Il faut à Camus passer d'un geste à l'autre, d'une posture à l'autre, intervertir les positions ou, d'autres fois encore, jouer les symétries (tels deux chevaliers croisant les fers), bref varier, explorer, au moins pouvoir explorer quelque chose comme un ensemble de possibilités. La possibilité de cet ensemble est un trait déterminant pour l'obtention de sa jouissance, pour élever le trick à un rang où il se distingue de «la branlade». Ainsi l'acte de pénétrer ou d'être pénétré s'inscrit-il, au même titre que chacun des autres actes possibles, dans cette recherche d'une sorte de globalité des corps mis en jeu, voire de totalité des actes, même si l'on ne sait pas bien dire ce que l'une et l'autre sont.

Dans cette tension entre une globalité visée et un acte néanmoins isolé entre tous comme n'allant spécialement pas de soi, il n'est pas exclu de voir la signature de ce que nous avons noté concernant la mise à l'écart du *katapugon* dans l'Antiquité.

La non existence de l'orgasme rectal serait une sorte de barrière ultime qui, si elle était levée, ferait que la sexualité serait toute, toute là, toute ça, toute dans un corps lui même totalisé, toute envahissante, occupant tout le temps. Question : pourquoi faut-il cette barrière, alors que l'orgasme lui-même n'atteint cette totalité de la jouissance de soi, de l'autre, qui est aussi une perte de soi et de l'autre que ponctuellement ?

### Katapugon et «féminité»

Les auteurs sont d'accord pour dire qu'en Grèce, le lien était fait entre *katapugon* et féminité. Ainsi :

Winkler<sup>21</sup> : le contraste entre hoplites et *kinaidoi* est une opposition entre mâle viril et mâle efféminé.

---

<sup>21</sup> J. Winkler, in *Before Sexuality*, op. cit., p. 182.

Halperin<sup>122</sup> : le pénétrant est actif et hiérarchiquement supérieur, le receveur est passif et soumis. Cette polarité pénétration-activité-domination d'un côté, et, de l'autre, pénétré-passivité-soumission renvoie respectivement à la masculinité et à la féminité.

Calame : Dans Aristophane, les railleries contre Agathon se présentant sur scène avec les traits de la belle Cyrène le traitent de *katapugon*, et même d'*euoprôktos*, de «large cul».

Cependant deux limitations de cette assimilation des deux problématiques érotiques que nous nous efforçons de distinguer contre presque trois mille ans de tentatives d'assimilation sont présentes. D'une part, ainsi que le remarque Halperin, la «réciprocité érotique» (Halperin l'appelle ainsi, laissons-lui cette responsabilité) est réservée aux femmes, ce qui veut dire qu'il n'y a pas d'orgasme rectal. D'autre part, ainsi que le remarque Winkler dans un autre texte<sup>123</sup>, cette réduction tente d'assimiler le désir de la femme

[...] à l'intérieur des structures de concurrence des familles et de l'imagination masculine dans laquelle tout désir est une dangereuse irruption qui menace l'autonomie de chacun.

C'est Ovide, dont on sait que ses propos lui valurent de mourir en exil, qui scellera, ainsi que le remarque Quignard, l'écart en écrivant :

Je hais les accouplements qui ne satisfont pas chacun des partenaires, c'est pourquoi je suis moins porté sur l'amour des garçons.

Foucault est précis sur l'intervention d'Ovide dans l'érotologie<sup>124</sup> :

L'émergence du délire amoureux, on commence à la voir chez Ovide à un moment où vous avez la possibilité et l'ouverture d'une expérience dans laquelle l'individu perd en quelque sorte tout à fait la tête, ne sait plus qui il est, ignore son identité et vit son expérience amoureuse comme un perpétuel oubli de soi

<sup>125</sup>.

Danger donc. Mais l'exil d'Ovide n'aura pas suffi. Durant des siècles on brandira ses *Métamorphoses*, en faisant de sa somme tout à la fois une encyclopédie et un modèle de vie d'homme et de citoyen. Entre 1480 et 1600, on a compté plus de 900.000 éditions ! Qu'a-t-on donc fait de sa description des amours de Jupiter et de Ganymède ? En moralisant le récit, remarque Pierre Maréchaux<sup>126</sup>, on l'a délesté de sa valeur subversive. Les lectures *verbatim*, littérales, ont plus de difficultés à l'endroit de cet effacement, note encore Maréchaux. Tant et si bien qu'homosexualité (un anachronisme en l'occurrence) et littéralité mènent ici un même combat, par exemple en corrigeant, à l'occasion, un «entre les génitoires (*inguinibus*)» en un pudique «entre les genoux (*genibus*)», ou un *potiente luxuria* en un *patientiae luxuria*. Et cet «ostracisme philologique» (Maréchaux) poursuivra le *katapugon* jusque chez Guillaume Budé, avec des traductions comme «vice abominable», «obscénité», tandis que *cinædi*, dans le dictionnaire de Charles Estienne (1552) était rendu par : «danseurs» !

---

<sup>122</sup> David M. Halperin, «Pourquoi Diotime est-elle une femme ?», in *Before Sexuality*, op. cit. p. 266.

<sup>123</sup> J. Winkler, *Constraints...*, op. cit., ch. III «*Erotic Magic Spells*», p. 73.

<sup>124</sup> Et déjà Lacan en 1953, 1960 et 1966 (liste non exhaustive – se reporter à l'*Index des noms propres et titres d'ouvrages dans l'ensemble des séminaires de Jacques Lacan*, Paris, EPEL, 1998) : «[...] lisez le mythe de Tirésias, il y a vingt vers dans Ovide que j'ai mis dans mon premier rapport, celui de Rome, parce que c'est un point essentiel, et que j'ai essayé de faire repasser depuis, quand on a parlé de la sexualité féminine à Amsterdam. Ça a été du beau ! Comment oublier la profonde disparité qu'il y a entre la jouissance féminine et la jouissance masculine !» (L'objet de la psychanalyse, séance du 8 juin 1966, p. 27 de la sténotypie). Note : on cherche en vain les noms d'Ovide ou de Tirésias dans l'index des *Ecrits*, qui comportent les deux textes du rapport de Rome et de l'intervention à Amsterdam !

<sup>125</sup> M. Foucault, «Le retour de la morale», *DE*, t. IV, op. cit., p. 701.

<sup>126</sup> Pierre Maréchaux, op. cit., p. 179 sq.

On ne peut donc conclure, de ce lien entre *katapugon* et féminité, à l'assimilation et même à la non distinction des deux termes. S'ils sont distincts, eh bien, distinguons-les ! C'est aussi simple que ça.

Ainsi s'apercevra-t-on que le problème pour nombre de femmes n'est pas que leur jouissance glisse du clitoris au vagin mais d'obtenir d'un homme qu'il fasse autre chose que de se focaliser sur le rectum (le sien ou un autre)<sup>127</sup>. Pour avoir négligé ceci, Freud en vint à prescrire aux femmes «la tâche (*Aufgabe*) de renoncer, au profit d'une nouvelle zone génitale, le vagin, à la zone génitale dite originellement prédominante, le clitoris»<sup>128</sup>. Le ridicule de cette position prescriptive n'a d'égal que l'écart où elle se tient d'aller, avec une femme, selon une expression plus juste et, dans sa précision même, moins grossière qu'on ne le croit, se faire foutre. Ce fut, d'ailleurs, ce que certaines femmes n'ont pas manqué de rétorquer au bon papa docteur.

Pourtant, ceci ne règle pas forcément la question du lien maintenu entre *katapugon* et féminité y compris chez certaines féministes. Ainsi dans une conférence prononcée pour faire valoir le désirable d'une écriture lesbienne, Nicole Brossard<sup>129</sup>, après avoir avancé que, dans cette littérature, des femmes sont hantées par des femmes, s'astreignent à comprendre ce que signifie «je suis hantée par une femme», note-t-elle que «dans ces livres, l'autre est toujours une femme, et cela fait toute la différence du projet et du questionnement». Comme cette même identification de l'autre en femme se retrouve en bien des endroits chez Lacan (il en est question ici même), la question se pose : l'écriture de Lacan serait-elle lesbienne ?

Mais la surprise que nous réserve la conférence de N. Brossard est un peu à côté de ce point. Qui est, quel est, selon elle, cette autre femme, cet autre femme, cet autre en femme ? Réponse : c'est un maître ! Il s'agit en effet de livres

dans lesquels les héroïnes ne deviennent héroïnes qu'au moment où elles reconnaissent en l'autre femme un pouvoir d'autorité qui lui donne préséance sur tout autre pouvoir.

L'autre femme, qu'une femme imagine ou devine lesbienne, symbolise «une radicale insoumission», «une maîtrise qui lui permet de s'assigner comme sujet dans l'espace symbolique». Son existence, écrit encore N. Brossard, «compromet l'idée de docilité» et c'est à ce titre qu'elle obtient la docilité de l'héroïne qui, sans interruption, va la fêter «comme sujet d'intérêt, de reconnaissance et de désir».

Question : cette autre femme si bien inscrite dans la maîtrise, au point de se soumettre la femme autre, en vient-elle jamais à s'abandonner ? Subit-elle, elle aussi, comme maître, la loi du *katapugon* ?

## Le sexe est une défaite

<sup>127</sup> Tandis que je présentais pour la première fois dans une université, en Argentine, en 1998, le paysage du *katapugon*, une femme m'interrogea publiquement : «Comment se fait-il que les hommes argentins demandent tant à faire l'amour à cet endroit-là ?». La réponse était contenue dans la question : «Demandez-le leur». Au fur et à mesure que la conférence se développait, le directeur de l'université, qui avait fort aimablement donné lieu à l'invitation, et qui se trouvait à la tribune à mon côté, se décomposait. A juste titre sans doute, si l'on en croit une remarque faite par un professeur de psychologie à la sortie : «Après ce que nous avons entendu, que va-t-on enseigner à nos étudiants lundi ?».

<sup>128</sup> S. Freud, «Sur la sexualité féminine», in *La vie Sexuelle*, trad. de l'all. par Denise Berger, Jean Laplanche et coll., Paris, PUF, 1969, p. 139. La remarque du caractère sévèrement prescriptif de ce propos a été faite par Marie-Hélène Devoisin.

<sup>129</sup> Nicole Brossard, «Ecriture lesbienne : stratégie de marque», in *Les études gay et lesbiennes*, Paris, éd. du Centre Pompidou, 1998.

De la baise, quel que soit son sexe, quel que soit celui du partenaire, on sort comme les draps : défait. Baiser est aller à une défaite.

Au cours d'un entretien paru trois jours après son décès, Foucault est interrogé sur le délire amoureux comme perte de soi. Il décrit alors une

expérience dans laquelle l'individu perd, en quelque sorte, tout à fait la tête, ne sait plus qui il est, ignore son identité et vit son expérience amoureuse comme un perpétuel oubli de soi<sup>130</sup>.

La description est classique, au moins depuis Ovide, et nous en trouvons une autre formulation (sans doute pas absolument équivalente) chez Freud, où l'amour est censé avoir lieu aux dépens du narcissisme. Ce qui est peut-être un peu moins classique en revanche est, chez Foucault, le voisinage de cette description avec une éthique de l'intellectuel qui consiste, pareillement, à se déprendre de soi-même<sup>131</sup>. Cette éthique est une érotique, cette érotique est une éthique dont l'enjeu est la déprise de soi. Si, en outre, ce soi se constitue comme maître, à commencer par maître de soi, cette déprise ne peut être située que comme une défaite.

Dans «*Is the rectum a grave ?*», L. Bersani trouve un repère chez Freud. Les *Trois essais...* note-t-il, donnent une version de la baise qui, de fait, va contre l'ensemble de la doctrine freudienne<sup>132</sup> :

[...] le plaisir sexuel survient chaque fois qu'un certain seuil d'intensité est atteint, quand l'organisation du soi [*the self*] est momentanément troublée par des sensations et des processus affectifs en quelque sorte «au-delà» [*beyond*] de ceux en rapport avec l'organisation psychique.

Et Bersani d'ajouter, sans se rendre compte à quel point, dans ce dire, il est lacanien (sans en témoigner tout au moins) :

Cette définition efface le sexuel de l'intersubjectif.

*This definition removes the sexual from the intersubjective.*

Baiser est une défaite en ce sens qu'il s'agit d'une défaite du subjectif comme tel.

Est-ce pour autant, entre les partenaires, la bagarre ? Cette pente est facile à dévaler. Mais pour parler de défaite, la référence au jeu suffit. Celle au «je» dit la bagarre fondamentalement non nécessaire.

Y a-t-il cependant, dans le jeu même, un vainqueur et un vaincu ? Ce ne peut être induit sans abus de ce qui vient d'être dit. Bien plutôt y a-t-il, si l'on peut ainsi compter, deux vaincus.

La baise est une défaite à la Pyrrhus : Quignard remarque qu'Épicure avant Freud notait qu'un homme qui ne jouit pas fabrique la maladie qui le consume<sup>133</sup>.

---

<sup>130</sup> M. Foucault, *DE*, t. IV, p. 701.

<sup>131</sup> «Qu'est-ce que peut être l'éthique d'un intellectuel – je revendique ce terme d'intellectuel qui, à l'heure actuelle, semble donner la nausée à quelques-uns –, sinon cela : se rendre capable en permanence de se déprendre de soi-même (ce qui est le contraire de l'attitude de conversion) ?», *DE*, t.IV, p. 675. L'actuelle éthification de la psychanalyse est une escroquerie en ce sens qu'elle se présente comme une éthique sans érotique. Elle ne peut mettre au grand jour son érotique ; d'où son oubli, nécessaire, du surmoi, c'est-à-dire de ce à l'obéissance de quoi elle prétend convertir tout un chacun.

<sup>132</sup> L. Bersani, «*Is the rectum...*», *op. cit.*, p. 217.

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 160.

Chacun en effet par la baise est plongé dans sa période réfractaire. Quignard : «Le plaisir nous arrache le désir». Ou encore<sup>134</sup> : «Le flash du plaisir efface le désir en l'éblouissant».

C'est à juste titre que Foucault dénonce l'erreur consistant à croire n'avoir affaire qu'au désir, à négliger l'intervention du jeu du plaisir/jouissance/or-gasme (Foucault l'appelle plaisir). Centrer l'érotologie analytique sur le seul désir, comme c'est la pente d'un certain lacanisme, revient à répondre à quelqu'un qui demande : — «Avez-vous l'heure ?», — «Oui, je l'ai», réponse qui certes... laisse à désirer (c'est son grand avantage), mais qui, par là même, ne convient pas, puisqu'il s'agit non pas seulement du désir mais de sa réalisation. On eût sans doute pu éviter ce glissement si on s'était davantage arrêté sur la problématisation de la, voire des jouissance(s), qui, à partir de 1971, vient au premier plan du frayage de Lacan. Serait-il alors en train de reprendre à l'envers (sic) la percée du séminaire *L'angoisse* où l'opposition désir/jouissance était en place et même ordonnait tout le procès de la subjectivation ?

Ce sexe-défaite explique aussi que les rapports de pouvoir/soumission soient, dans la baise, si importants.

Il explique enfin que la passivité ait le dernier mot. Quignard<sup>135</sup> : «Tout homme toute femme sont passifs quand arrive la jouissance».

Dans le meilleur cas, les rapports de pouvoir/soumission aboutissent, chez chacun des partenaires à une dissolution non du moi, mais bien du soi. Dans la publicité déjà citée d'une partie fine S/M («On va baiser jusqu'à ce qu'on tombe»), on a bien entendu : *on* tombe. Quignard<sup>136</sup> : «Le coït est source et fin du corps vivant ; là où *est* devient *sum*».

La baise est l'acte d'atteindre un instant dans le réel que *soi* se conjugue au neutre.

Ceci explique qu'on ait cru pouvoir la situer comme une «petite mort», sinon opposer mythologiquement (et comiquement) Eros et Thanatos. Mais non. Elle a bien affaire à la mort mais à la seconde mort. Ce qui interdit ou plus exactement détruit l'opposition susdite.

Peut-on avoir un aperçu, nécessairement de loin, de cette seconde mort à l'horizon de la baise, dont l'horizon est ce à partir de quoi la baise tourne court ? Il faut croire que oui, sinon, nous n'en parlerions pas. Commentant «Correspondances», poème dans lequel il voit à juste titre un exposé de doctrine, Bersani écrit que

De par sa force même l'irrésistible expérience des sens nous projette hors du monde des sens ; c'est son intensité même qui fait de l'expérience sensorielle une expérience spirituelle.

[...] C'est comme si, dépassant un seuil maximal d'intensité, la sensualité se transformait soudain en son contraire. Ce degré maximal ouvre en quelque sorte un espace ; il y a une «expansion» semblable à celle des «choses infinies» et peut-être un certain vide s'insinue-t-il dans la plénitude des sens<sup>137</sup>.

C'est le «peut-être» qui dit la pertinence et qui fait la force de ces remarques.

### Trois effondrements du maître

Le maître a devant lui trois rendez-vous où, comme on dit, il est attendu, où il s'agit de sa défaite, où il ne peut ni éviter de se rendre ni consentir à se rendre.

---

<sup>134</sup> P. Quignard, *op. cit.*, p. 237.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 263.

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>137</sup> L. Bersani, *Baudelaire et Freud, op. cit.*, p. 40-41 (cf. également p. 93).

I — Premier rendez-vous : quand il rencontre l'éromène et devient ainsi éraste. Quelques indices et témoignages de la perte de son statut :

Les *agôgai* : il s'agit d'un ensemble de rites qui regroupent les sorts jetés pour conduire une personne jusqu'à sa maison et à son lit. Winkler, qui analyse ces rites, note qu'il s'agit d'atteindre l'éromène dans son sommeil, de provoquer chez la victime «une puissante sensation d'agitation et de tourment intérieur qui l'empêche de dormir». La formule ordonnatrice de ces rites pourrait être celle liée à une statuette du Louvre, une femme à genoux, les mains derrière le dos, percée de treize ongles : «Je perce mademoiselle Untel de façon à ce qu'elle n'ait plus rien en tête que moi». Il faut tourmenter l'autre pour obtenir de lui le comportement qui mettra un terme au tourment qu'il provoque en soi. Winkler, qui mentionne cette statuette, remarque que, dans la littérature, ce sont les femmes qui utilisent ces procédés, mais dans la vie réelle, ce sont des hommes, parfois des hommes célèbres<sup>138</sup>.

Autre témoignage, Caton (cité par Quignard<sup>139</sup>) : un homme amoureux permet à son âme de vivre dans le corps d'un autre. L'amour menace l'identité personnelle.

Quignard<sup>140</sup> : la matrone romaine (*Domina* : la Dame) ne pouvait pas aimer car l'amant (qu'elle deviendrait) est un esclave.

II — Deuxième rendez-vous : l'orgasme.

Sophocle louait son grand âge de l'avoir libéré de la libido «Maître enragé et sauvage» (cité par Quignard).

Pour son enquête sur *La culture du désir*, Browning a rencontré Armistead Maupin, auteur des célèbres *Chroniques de San Francisco*. Sur un ton différent de sa pétulance habituelle, Maupin lui parle de son expérience des saunas comme d'une proximité avec Dieu :

Dans les saunas, il a trouvé une qualité de communication remarquable avec des hommes dont il n'a jamais su le nom, des hommes avec qui il n'a même pas eu de relations sexuelles, qu'il a pris dans ses bras avant de reprendre sa route et qui lui ont laissé un sentiment presque religieux<sup>141</sup>.

Un certain Bruce Boone, formé chez les Frères Chrétiens, spécialiste comme Bersani de littérature française (décidément !), traducteur, écrivain, enseignant, témoigne dans le même sens. «La première fois que tu sucés une bite, dit-il à Browning, c'est vraiment comme la communion mystique». Manquant un peu des références catholiques indispensables, mais non de perspicacité, Browning lui rétorque qu'associer fellation et communion est un stéréotype. Disons un typique stéréotype psy. — «Non, tu n'as pas fait attention à ce que j'ai dit, rétorque Boone. J'ai dit la Sainte Communion. C'est très différent. [...] C'est une question de dissolution du soi [...] manger la chair de Dieu afin de ne faire qu'un avec lui»<sup>142</sup>.

III Le troisième rendez-vous est la mort.

---

<sup>138</sup> J. Winkler, *Constraints...*, *op. cit.*, p. 85, 90 & 95 (la statuette).

<sup>139</sup> P. Quignard, *op. cit.*, p. 173.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 176.

<sup>141</sup> F. Browning, *op. cit.*, p. 91-92.

<sup>142</sup> La traduction française étant défailante à cet endroit, donnons ici l'original anglais (p. 82) : «*I explain that I wasn't religious but that equating cocksucking with communion seems like a cliché. "No, you didn't listen carefully", he answers. "I said Holy Communion. It's different [...] This isn't shocking the way people think – it's about dissolving the self." He reminds me that Holy Communion is not about fellowship, as Protestants might conceive of it ; for those deeply driven by the spiritual quest, Holy Communion is literally to eat the flesh of God, and so to be one with God. To eat God is to be liberated from the alienated division of the self, to lose the self.*»

Chez Artémidore, l'antinomie du maître et du sexe est parfaitement repérée, par exemple dans la manière dont est interprétée cette activité d'esclave qu'est la masturbation. Le maître est alors le sexe, le membre au service duquel se consacre la main<sup>143</sup>. Foucault, commentant Artémidore :

L'organe masculin, celui qu'on appelle l'*anankaion* (l'élément «nécessaire», celui dont les besoins nous contraignent et par la force duquel on contraint les autres), est signifiant de tout un faisceau de relations et d'activités qui fixent le statut de l'individu dans la cité et dans le monde<sup>144</sup> ;

### Les «privilèges» de l'homosexualité

La défunte homosexualité fait leçon clinique en ce qu'elle présente des facilités d'accès à certains traits majeurs du sexuel. En voici quelques-uns.

— Le sexe comme étranger à soi, comme destin. Browning écrit<sup>145</sup> :

Dès l'enfance ou presque, notre idéologie nationale nous inculque que chaque individu est maître de son destin. Au fur et à mesure que nous grandissons, la médecine traditionnelle et la psychologie populaire – même la psychanalyse «légitime» – nous enseignent que nous sommes les auteurs de nos propres ennuis.

Or l'homosexuel, ajoute Browning, est confronté, à l'adolescence, en lui-même à un désir aberrant et qui, de plus, lui apparaît bientôt comme un destin. C'est l'étrangeté du sexuel en chacun, mais l'homosexuel, lui, ne peut passer à côté. Ainsi doit-il peu ou prou faire son *coming-out*, version gay de la «déclaration de sexe» (Lacan) mais qui souligne, mieux que cette déclaration, cette altérité du sexuel en chacun que Lacan avait si justement relevée dans le cas du petit Hans. L'hétéro, lui, est égaré par une culture qui lui présente sa sexualité comme conforme à la nature, à la science, au droit, à son image, etc.

— Le sexe comme réglé par le signifiant. Parmi les rencontres de Browning, il y a un certain Luna, un homo latino de Miami qui a connu les quartiers Castro, West Hollywood ou Greenwich Village et qui, finalement, est revenu vivre à Miami<sup>146</sup>. Au cours de leur entretien, Luna offre à Browning cette fantastique phrase : «Avoir des rapports sexuels en espagnol, c'est très différent pour moi». Et Luna de préciser jusqu'où va cette différence, à savoir jusqu'à l'obtention de rapports sexuels plus satisfaisants. Carrément.

Luna continue : «Je peux être très passionné en anglais, mais ça ne rend pas aussi bien que quand je m'exprime en espagnol. Quand je parle espagnol, je pense en anglais. Mais je crois que je ressens les choses en espagnol, et je pense en anglais, et après je traduis».

— Le sexe comme ordonnateur de la famille. Un des éléments qui contribuent à l'instauration de la sauvagerie familiale est l'idée que les liens familiaux sont naturels, qu'il est donc exclu d'y échapper. Comme si tout parent n'avait pas à conquérir la confiance de l'enfant, tel un «vulgaire» parent adoptif. Les familles gays, lesbiennes, transsexuelles, sont à l'abri de ce travers. De même, elles s'ordonnent, se composent et se décomposent à partir du sexe et de ses avatars, ceci, au grand jour, tandis que le sexe reste apparemment un élément parmi d'autres, et souvent pas le plus décisif des familles *straights*.

---

<sup>143</sup> M. Foucault, «Rêver de ses plaisirs. Sur l'«Onirocritique» d'Artémidore», *DE*, t. IV, *op. cit.*, p. 475.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 485-486. Tout ce paragraphe de Foucault est comme écrit pour mettre en valeur la dimension signifiante du phallus. On peut aussi, de là, lire autrement que comme un mythe ou une croyance au destin, la sorte de révérence que Freud fait à l'*ananké*. Il s'agit d'un culte phallique !

<sup>145</sup> F. Browning, *op. cit.*, p. 145-146.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 158 sq.

— Le sexe comme chasse. L'essence cynégétique du sexuel est tellement manifeste du côté des gays, des lesbiennes, plus généralement de la sexualité navire-night, qu'on se dispensera d'apporter ici quelque document que ce soit. Encore convient-il de situer cette chasse dans sa dimension, celle que soulignait Lacan dans un passage de son séminaire ici même transcrit et dont on peut dire qu'il n'innovait que relativement puisque déjà un Giordano Bruno (référence déterminante pour le «retour à Freud») prenait ses lecteurs à partie, leur disant :

*Vedde, e 'l gran cacciator dovenne caccia*<sup>147</sup>.

---

<sup>147</sup> Giordano Bruno, *les fureurs héroïques*, Paris, 1585, rééd. Les belles lettres, Paris, 1954, p. 53 (introd.) & 205 (texte du sonnet).